



Byzance sur la scène littéraire française (1870-1920)

Olivier Delouis

► To cite this version:

Olivier Delouis. Byzance sur la scène littéraire française (1870-1920). Marie-France Auzépy. Byzance en Europe, Presses Universitaires de Vincennes, pp.101-151, 2003. halshs-00261533v2

HAL Id: halshs-00261533

<https://shs.hal.science/halshs-00261533v2>

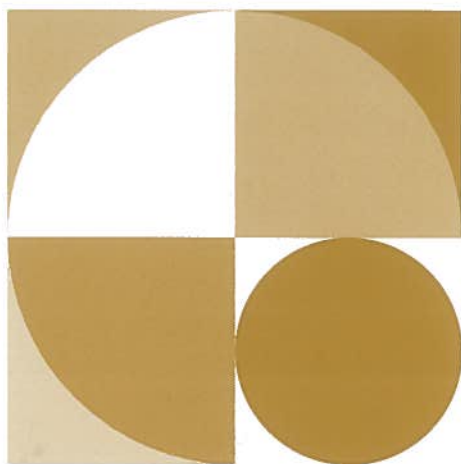
Submitted on 20 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Sous la direction de
Marie-France Auzépy*

Byzance en Europe



Créations Européennes



Sous la direction de Marie-France Auzépy

Byzance en Europe

Presses Universitaires de Vincennes

Publié avec le soutien du Centre de Recherches Historiques de l'Université Paris 8
et du XX^e Congrès International des Études Byzantines

(Paris, 2003)



TABLE DES MATIÈRES

Préface	
Hélène AHRWEILER	5

Introduction

Marie-France AUZÉPY	
La fascination de l'Empire	7

Byzance dans l'histoire des pays européens (xiv^e-xx^e siècle)

Stéphane YÉRASIMOS	
Byzance dans les chroniques ottomanes (xiv ^e -xvi ^e siècle)	19
Jean-Pierre GRÉLOIS	
Louis XIV et l'Orient : la mission du capitaine	
Gravier d'Ortières (1685-1687)	31
Malgorzata DABROWSKA	
Byzance, source de stéréotypes dans la conscience des Polonais	43
Sergey A. IVANOV	
Byzance rouge : la byzantinologie et les communistes (1928-1948)	55
Taxiarchis G. KOLIAS	
Byzance dans les manuels d'histoire grecs	61

L'image de Byzance en Europe (xix^e-xx^e siècle)

Albrecht BERGER	
Les projets byzantins de Louis II de Bavière	75
María KAMPOURI-VAMVOUKOU	
L'architecture de style néo-byzantin en France	87
Olivier DELOUIS	
Byzance sur la scène littéraire française (1870-1920)	101
Silvia RONCHEY	
La « femme fatale », source d'une byzantinologie austère	153
Nikè KOUTRAKOU	
L'image de Byzance dans la littérature fantastique et policière	193

Débats contemporains

Georges SIDÉRIS	
Le sexe des anges : la byzantinologie et les questions de genre	217
Averil CAMERON	
Byzance dans le débat sur l'orientalisme	235

Conclusion

Marie-France AUZÉPY	
Byzance en Europe : une mosaïque	251

Liste des auteurs	257
Crédits photographiques	258

Byzance sur la scène littéraire française (1870-1920)

Olivier DELOUIS

Obscurs frissons, fièvres royales, quel
beau livre on pourrait écrire avec
l'histoire d'une goutte de sang grec !

Maurice BARRÈS, *Le Voyage de Sparte*.

Le but de cet article est d'examiner quels furent les formes et les fondements de l'engouement pour Byzance que connurent les lettres françaises à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle*. Cette mode littéraire nouvelle, dont une variation spectaculaire et principale fut celle du roman byzantin – presque un genre en soi –, ne saurait être ni détachée de l'évolution historiographique, ni examinée hors du contexte propre à la littérature du moment. Pourtant, une approche syncrétique de l'histoire des lettres et de l'histoire des études byzantines n'a pas à ce jour été tentée. Les premiers à se pencher sur des œuvres que je qualifierai de *byzantines* pour faciliter l'exposé – adjectif qui désignera des écrits de fiction puisant à des titres divers leur inspiration dans l'empire de Constantin – furent les historiens Charles Diehl (1859-1944) et Louis Bréhier (1868-1951), mais ils se bornèrent, tout en oubliant plusieurs pans de la production littéraire, à examiner en quoi la Byzance des romanciers ressemblait ou non à la Byzance de la science¹. Jugeant doctement du mérite que les écrivains avaient eu de s'engager sur un terrain leur appartenant, ils crurent même qu'avec d'autres célébrités de la byzantinologie française que furent Alfred Rambaud (1842-1905) et Gustave Schlumberger

* Ces lignes ont profité des relectures fécondes d'Hervé Chevaux, Bruno Gourdin et Jean-Pierre Grélois. Stavros Lenis et Christian Vuichoud ont bien voulu partager avec moi leur savoir de bibliophiles. Que tous soient ici remerciés.

(1844-1929), ils avaient été les principaux, sinon les seuls inspireurs de ce mouvement. Cette analyse commode, qui faisait de la littérature un wagon attaché au train du progrès historique, demeure très insatisfaisante : décerner des prix de vraisemblance aux artistes ne mène pas loin, et vouloir scruter ainsi que Sainte-Beuve lisant la *Salammbô* de Flaubert² les déviations mineures d'un romancier par rapport à la connaissance utilisable au moment où il écrit, ne permet guère de dégager les perspectives explicatives du choix de la Grèce médiévale comme centre de nos romans. Plus tard, Byzance a été appréhendée cette fois par les spécialistes des lettres et dans la lignée de Mario Praz, comme un pur objet de l'imaginaire *fin de siècle*³. Précisons pourtant et dès l'abord que faire de Byzance la propriété exclusive des écrivains dits *décadents* – ce dernier adjectif qui recouvre de façon vague de larges parts de la littérature autour de 1900, sans caractériser parfaitement une école, n'est d'ailleurs pas suffisamment innocent pour notre étude pour que l'on n'y revienne pas un peu plus loin – serait excessif et ne permettrait pas davantage, en voulant isoler la génération de 1890 du reste du monde littéraire, de saisir l'amplitude de l'attraction vers Byzance que l'on voudrait caractériser.

Ce n'est que très récemment que les études sur la place de l'empire chrétien d'Orient dans les littératures européennes ont été renouvelées. Si la Grèce et l'Angleterre en particulier disposent désormais d'analyses nombreuses⁴, la littérature française a surtout été appréhendée dans ses rapports avec l'antiquité tardive latine, plutôt qu'orientale⁵. On se proposera donc ici de porter notre intérêt spécifiquement sur Byzance, en considérant un corpus d'œuvres élargi, tout en y ajoutant ce que cette mode a suscité comme réactions et débats, notamment dans la presse, et ce afin, nous l'espérons, de mieux saisir la position de l'empire byzantin dans l'opinion lettrée. Quant aux relations avec l'histoire, c'est un dialogue incessant et encore mal cerné entre historiens et écrivains – dialogue qui nourrit la littérature, certes, mais aussi, de façon inattendue, l'histoire – que l'on tentera de mettre en lumière. Pour mener l'étude à bien, il faudra d'abord présenter ces œuvres – la plupart aujourd'hui enfouies dans un parfait oubli – dont une analyse thématique dégagera comme les règles obligées. Littérature et historiographie seront ensuite rapprochées, tandis qu'en dernier lieu on tentera plus précisément de définir ce *byzantinisme fin de siècle* à la française.

Achevons cette introduction en justifiant notre point de départ, la date de 1870. Byzance dans les lettres ne surgit pas en France de la défaite face à la Prusse, de l'effondrement du

Second Empire ou de la proclamation de la République. Pour les écrivains qui commencent à publier dans les années 1870-1880, la guerre franco-allemande ne marque pas une franche rupture, et elle n'est pas davantage une référence centrale de la littérature des années 1890, qui délaisse l'idée de revanche⁶. Plus qu'une césure politique, la borne que nous choisissons voudrait marquer un départ historiographique; en 1870 en effet est publié le fameux *Constantin Porphyrogénète* d'Alfred Rambaud, alors âgé seulement de vingt-huit ans⁷. Sa préface est un manifeste énergique, presque un pamphlet, en faveur de Byzance. Constatant que « l'Empire byzantin a été chez nous sévèrement jugé », Rambaud s'interroge: « D'où vient donc cet oubli ou cette ingratitude de l'Europe ? »⁸. Pour combattre l'injustice, la qualité de son ouvrage fut une arme certaine, voire un ordre de mobilisation, et Gustave Schlumberger comme plusieurs des historiens de sa génération y virent « le flambeau initiateur à toutes nos études futures sur l'Empire des *basileis*⁹ ». C'est donc essentiellement à cette date, et avec cet ouvrage, que débute en France « l'émancipation » des études byzantines, selon le mot de Louis Bréhier¹⁰: à nous maintenant de suivre celle, que l'on verra ou non corrélée, des lettres *byzantines* françaises.

Byzance et la littérature française jusqu'au premier dix-neuvième siècle

Commençons en rappelant rapidement que Byzance, à Paris, revenait de très loin. La troisième chute de Constantinople si l'on veut – une chute bien plus que métaphorique –, eut lieu en effet en Occident au dix-huitième siècle et l'événement, s'il n'était pas imprévisible, fut du moins brutal¹¹. Byzance avait en effet bénéficié depuis le dix-septième siècle et singulièrement en France, d'une vague de curiosité érudite mêlée de sympathie, au point que l'on date du Grand Siècle la naissance de la byzantinologie. Les noms, choisis parmi d'autres, de Combefis (1605-1679), Labbe (1607-1667), Du Cange (1610-1688), Mabillon (1632-1707) ou Montfaucon (1655-1741) demeurent jusqu'à nos jours quelques-uns des blasons devant lesquels s'inclinent avec déférence la plupart des byzantinistes¹². Parmi de multiples travaux, le monument que fut l'édition des historiens byzantins à partir de 1645 et leur publication par l'imprimerie royale du Louvre illustrerait à lui seul l'importance des études françaises en ce domaine¹³.

Pour autant la littérature, puisque c'est notre sujet, avait-elle suivi ce mouvement savant? À sa manière, selon les codes et

l'esprit du temps, elle témoigne assurément du même engouement. Nicolas Desfontaines (mort en 1652), Jean Rotrou (ca 1609-1650) et Gauthier de La Calprenède (1614-1663) donnèrent ainsi chacun au théâtre un *Bélisaire*, respectivement en 1641, 1644 et 1659¹⁴, Corneille (1606-1684) un *Héraclius* en 1647, que monta Molière à ses débuts en 1658¹⁵, et Jean de Campistron (1656-1723) un *Andronic* en 1685 dont le succès fut considérable¹⁶. Mieux, Louis Cousin (1627-1707), président de la Cour des monnaies, traduisit en français une large sélection d'historiens byzantins pris dans la *Byzantine du Louvre*, imprimés en huit petits volumes très maniables que la marquise de Sévigné se faisait lire en voiture¹⁷. Le célèbre orateur Fléchier (1632-1710) put encore dédier au Dauphin, en 1679, un *miroir des princes* dont le caractère modèle était l'empereur Théodose¹⁸, biographie historique qui fut très largement diffusée. Ajoutons le goût pour les récits des voyageurs – celui de Guillaume Grelot à Constantinople, paru en 1680, faisait une large place aux antiquités byzantines¹⁹ – et nous voyons sans peine combien la byzantinophilie avait parcouru de chemin à la fin du règne de Louis XIV.

La ruine, ce fut le dix-huitième siècle qui l'apporta : il suffit pour cela de citer deux grands noms, Montesquieu (1689-1755) et Voltaire (1694-1778). Les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* du premier – spécifiquement le chapitre 22 consacré à la « faiblesse de l'empire d'Orient » – ouvrirent le feu sur la chrétienté grecque, où « cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlèrent dans la dévotion même »²⁰. Le clergé, comparé aux Scythes d'Hérodote²¹, et les moines, qui le rendirent « intolérable » en y occupant tous les postes, y sont féroce-ment jugés. Les Grecs en général, si l'on en croit l'auteur, « ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses »²² et demeurèrent dans des « égarements continuels »²³. Quant à Voltaire, l'*Essai sur les mœurs*, qu'il ne cessa de retoucher jusqu'à sa mort, chargea un peu plus la caricature. Qu'il s'agisse de la chute de l'empire romain d'Occident ou de la prise de Constantinople en 1453, le diagnostic des causes ne varie pas : dans le premier cas – le mot est connu – « on ne s'occupait que de deux objets, les courses du cirque et les trois hypostases », dans le second, « ces malheureux Grecs, pressés de tous côtés, et par les Turcs et par les Latins, disputaient cependant sur la Transfiguration du Christ »²⁴. Byzance y apparaît encore comme la patrie de moines inutiles (« l'Empire romain avait alors plus de moines que de soldats ») qui, de la lutte contre l'arianisme

jusqu'à l'hésychasme, ont sapé l'ancienne Rome par leurs vaines élucubrations : « le christianisme ouvrait le ciel, mais il perdait l'Empire²⁵ », tranchait le patriarche de Ferney. Le pouvoir impérial, lui aussi, fut inaltérable dans ses vices : dans des pages saisissantes consacrées aux VIII^e-IX^e siècles, Voltaire ne voit que d'horribles révolutions, et quant aux souverains eux-mêmes, « si vous en exceptez Julien et deux ou trois autres, quel empereur ne souilla pas le trône d'abominations et de crimes²⁶ ? ». Désormais, les lettres allaient pour longtemps reprendre servilement cette posture. On notera le roman *Bélisaire* de Jean-François Marmontel (1723-1799), publié en 1767, qui dut son succès à la censure de la Sorbonne pour impiété et hérésie d'une part, et à la défense attendue de Voltaire de l'autre²⁷. Ce dernier – ceci n'étant pas la moindre des contradictions – alla jusqu'à écrire une tragédie byzantine, *Irène*, occasion d'un triomphe lors de son retour à Paris en 1778, dont l'intrigue prenait place sous Nicéphore III Botaniatè (1078-1081). Ce n'est, il faut dire, guère un repentir : la satire de l'absolutisme, grec pour l'occasion, y demeure féroce, « Tant ce palais funeste a produit l'habitude/Et de la barbarie et de la servitude !/Tant sur leur trône affreux nos césars chancelants/Pensent régner sans lois, et parler en sultans²⁸ ! » Plus grave assurément, dans les deux monumentales histoires de Byzance que produisit le dix-huitième siècle, celles de Charles Lebeau (1701-1778)²⁹ et d'Edward Gibbon (1737-1796) (cette dernière ne fut largement lue en France qu'après la traduction qu'en donna François Guizot [1787-1874] en 1812³⁰) le même esprit dépréciateur était à l'œuvre : la palette des historiens avait donc, semble-t-il, imité les couleurs du temps.

Le paradoxe est que cette attitude fut reprise à l'unanimité par les écrivains de la Restauration, qui ne songèrent pas un instant à contester « cette longue erreur judiciaire³¹ » imputable aux Lumières. Joseph de Maistre (1753-1821), connu pour ses positions contre-révolutionnaires et catholique intransigeant, malgré sa connaissance (imparfaite) de la Russie orthodoxe, s'emporta dans son ouvrage *Du pape* en 1819 contre les singularités religieuses de l'empire byzantin, et « ces insupportables princes (qui) tournèrent surtout leur démente du côté de la théologie dont le despotisme s'empara pour la bouleverser »³². Postulant que « les Grecs n'eurent jamais l'honneur d'être un peuple³³ », il jugea « que la langue française a voulu faire justice de cet empire en le nommant *Bas* »³⁴. Faut-il rappeler que Chateaubriand (1768-1848), malgré son rôle éminent dans l'histoire du philhellénisme, fut incapable d'aimer Constantinople, cette « patrie des Phocas et des Bajazet³⁵ », dont il expédie

la description en quelques lignes rendues célèbres par leur brièveté même dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* publié en 1811? Il y confondait dans son mépris Turcs et Byzantins :

Les sentiments qu'on éprouve malgré soi dans cette ville gâtent sa beauté : quand on songe que ces campagnes n'ont été habitées autrefois que par des Grecs du Bas-Empire, et qu'elles sont occupées aujourd'hui par des Turcs, on est choqué du contraste entre les peuples et les lieux ; il semble que des esclaves aussi vils et des tyrans aussi cruels n'auraient jamais dû déshonorer un séjour aussi magnifique³⁶.

Ainsi, essentiellement, et mis à part quelques romans qui reprennent sans originalité les thèmes traités par le Grand Siècle³⁷, Byzance est davantage objet de libelles que de littérature durant une bonne part du dix-neuvième siècle. C'est pourquoi l'œil est attiré par toute exception possible à cette conspiration du mépris. En 1819 par exemple, le comte de Vaublanc (1756-1845), ancien préfet du Consulat et de l'Empire et ancien ministre de l'Intérieur du cabinet Richelieu sous Louis XVIII, publiait un long poème en douze chants ayant pour titre *Le Dernier des Césars*³⁸. Il y narrait en alexandrins la chute de Constantinople en 1453, mais incapable de trouver suffisamment de noblesse chez « des Grecs que la crainte a flétris / Peuple dégénéré, pleurant sur ses débris! »³⁹, il y était contraint de convoquer dans une croisade anachronique la fine fleur de l'aristocratie chevaleresque européenne, venue dans la capitale de l'empire moribond renforcer les maigres troupes de Constantin XI Paléologue (1449-1453). L'empereur, s'il est peint sous les traits d'un prince intraitable et vaillant, n'en doit pas moins résister « à la lâcheté et à la superstition de (son) peuple⁴⁰ » : l'incapacité de penser Byzance autrement qu'en termes négatifs demeure accablante.

C'est du théâtre seulement que vint quelques années plus tard une nouveauté demeurée, comme souvent les œuvres des précurseurs, bien obscure. *L'Impératrice et la Juive* d'Auguste Anicet Bourgeois (1806-1871) et Joseph-Philippe Lockroy (1803-1891) fut jouée un mois seulement de l'été 1834 au Théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris⁴¹. L'action se situe à Constantinople en 896. L'impératrice Zoé n'a pas été capable de fournir un héritier à l'empereur Léon VI (886-912) : elle a donc fait enlever à son insu un très jeune enfant nommé Manuel, déjà adolescent et proclamé Auguste à l'heure où commence la pièce. La venue des véritables parents de celui-ci, de Thessalonique à Constantinople, et la scène programmée de la reconnaissance mère-fils, fournit le nœud de la pièce. Ne parlons pas trop d'histoire : si le

règne du tétragame Léon VI comprend il est vrai bien des querelles de palais⁴², l'empereur n'épousa en secondes noces son ancienne maîtresse Zoé Zaoutzina qu'en 898, et celle-ci mourut sans lui avoir donné d'héritier dès 899, ce qui ne laisse guère de place pour les machinations de notre drame. Il importe pour nous davantage de voir que les traits de l'intrigue byzantine de la fin du dix-neuvième siècle sont déjà fixés : une impératrice avide de pouvoir, un empereur impuissant, des eunuques perfides, des meurtres de palais, des scènes d'hippodrome et des luttes entre Verts et Bleus. Cette pièce venait pourtant trop tôt, et rien de significatif ne sera à signaler pendant plusieurs décennies⁴³, avant que Byzance ne sorte véritablement de ce long purgatoire littéraire hérité des imprécations du dix-huitième siècle.

Présence et progrès de Byzance dans les lettres françaises

Les frémisséments

La résurrection de Byzance dans les lettres passe par quelques signes, quelques œuvres, dont l'importance n'apparaîtra que bien des années après leur parution. Dans le rôle du génie littéraire ouvrant le coffre aux parfums d'Orient, Gustave Flaubert (1821-1880) occupe indéniablement le plus beau rôle. Rien de plus étranger, pour le contexte, à la Byzance historique que sa *Salammô* qui paraît en 1862 et dont le cadre est celui de la Carthage punique : c'est la méthode, on le sait, profondément neuve, qui allait créer un genre promis au succès. Le roman de l'antiquité n'en était pas certes à ses débuts, mais depuis *Les Martyrs* de Chateaubriand en 1809 qui en avait constitué une réussite précoce⁴⁴, celui-ci s'était spécialisé dans le récit catholique d'édification, dont Rome ou Byzance ne composaient qu'un décor proche de la ruine, éclairé seulement des nouvelles lumières de la foi et habité des exploits des saints⁴⁵. Flaubert tranchait avec cette catégorie de récits : « Le système de Chateaubriand », écrivait-il, « me semble diamétralement opposé au mien. Il partait d'un point de vue tout idéal ; il rêvait des martyrs typiques. Moi, j'ai voulu fixer un mirage en appliquant à l'antiquité le procédé du roman moderne⁴⁶ ». De ce mirage carthaginois qu'il matérialisa à coups d'érudition, de « scrupules archéologiques⁴⁷ », mais aussi, et à parts peut-être égales, de style, l'idée – celle du nouveau roman historique – fut exportée hors d'Afrique, et la Byzance des lettres lui doit beaucoup⁴⁸. Peut-être fallait-il d'abord déchristianiser le roman antique, pour pouvoir mieux revenir sur des terres chrétiennes : du moins, c'est ce que fit Flaubert lui-même avec *La Tentation de saint Antoine*,

autre chef-d'œuvre dont la difficulté sinon l'opacité tint lieu de vertu postérieure pour tous les écrivains *fin de siècle*, et qui annonçait cette fois plus concrètement la nouvelle pénétration des thèmes byzantins dans les lettres françaises. *La Tentation* avait connu des versions préliminaires dites de 1849 et de 1856, non publiées, dans lesquelles aucune référence n'était faite à l'empire d'Orient ; en 1874, pour la sortie de l'œuvre en volume, on trouvait cette fois une courte évocation de la topographie constantinopolitaine, placée dans le récit à la faveur d'une rencontre entre saint Antoine et Constantin, et fondée très librement sur les travaux de Jules Labarte, qui avait fait paraître en 1861 une monographie sur le palais de Constantinople. Hippodrome, *spina*, *kathisma*, factions, autant d'éléments indispensables à la Byzance des lettres, y trouvaient une très courte publicité :

[L'empereur et le saint] se trouvent, de plain-pied, sur une terrasse. Elle domine un hippodrome, rempli de monde et que surmontent des portiques, où le reste de la foule se promène. Au centre du champ de course s'étend une plate-forme étroite, portant sur sa longueur un petit temple de Mercure, la statue de Constantin, trois serpents de bronze entrelacés, à un bout de gros œufs en bois, et à l'autre sept dauphins la queue en l'air.

Derrière le pavillon impérial, les Préfets des chambres, les Comtes des domestiques et les Patrices s'échelonnent jusqu'au premier étage d'une église dont toutes les fenêtres sont garnies de femmes. À droite est la tribune de la faction bleue, à gauche celle de la verte, en dessous un piquet de soldats, et, au niveau de l'arène un rang d'arcs corinthiens, formant l'entrée des loges⁴⁹.

Mais pour éveiller l'attention d'un large public, il fallait plus qu'une méthode et quelques allusions : il manquait l'exposition d'un véritable contenu. La même année que la *Tentation*, en 1874, parurent les *Esquisses byzantines* d'Augustin Marrast (1829-1877), suivies en 1881 d'un second ouvrage posthume du même auteur, *La Vie byzantine au ^{vr} siècle*⁵⁰. Ce n'était pas là des compositions scientifiques, ni de purs romans, mais des œuvres de vulgarisation d'un genre littéraire incertain, écrites par un magistrat d'Oloron disposant d'une érudition de seconde main, suffisante pourtant pour lui permettre de recourir régulièrement aux sources grecques et latines. Il peignit dans ces deux livres, d'un style clair et descriptif, des tableaux vivants et souvent réussis de la vie de la capitale de l'Empire. Malgré des erreurs historiques dont on peut aujourd'hui sourire, les *Esquisses byzantines* reçurent non seulement un accueil critique favorable à leur parution⁵¹, mais les deux livres connurent un

succès durable : dix ans plus tard, quand *Le Figaro* désirera éclairer ses lecteurs sur Théodora, c'est Augustin Marrast que le quotidien utilisera avec abondance⁵². Proprement utile à la cause byzantine, ce magistrat demeurera jusqu'à la fin du siècle une sorte de référence, sinon une source, nous le verrons, pour certains écrivains.

Saisi ici dans son germe, le processus demeura toutefois lent, et tout porte à croire que la cristallisation des lettres autour de Byzance n'eut lieu véritablement qu'à partir de 1884. Cette année-là, Paris se laissa saisir par une véritable fièvre orientale, mais pour en faire le diagnostic, il faut fixer une méthode : car Byzance fut convoquée au théâtre, à l'opéra⁵³, dans des romans historiques ou parisiens, dans la presse, dans l'art pictural, plus tard aux expositions universelles⁵⁴, dans l'architecture, dans la publicité même⁵⁵, et concernant la littérature, domaine auquel nous nous restreindrons, cette mode s'entremêla en partie avec le mouvement *symboliste* ou *décadent*. Seulement, certains écrivains firent l'effort de travailler un matériau historique, et se déplacèrent, en quelque sorte, sur le lieu des faits ; d'autres en revanche se contentèrent de fermer les yeux, et restèrent à Paris : romans d'exposition, dirons-nous, contre romans d'invocation, et c'est selon cette distinction que nous présenterons nos ouvrages *byzantins*.

Les œuvres d'invocation byzantine, ou Byzance à Paris

Pour les œuvres qui se contentent d'invoquer le Bas-Empire à Paris, Byzance est lointaine, et doit le rester ; elle n'est perçue depuis la France qu'à travers de joyeuses déviations sans que nos auteurs se confrontent à l'histoire des *basileis*. Ici, le domaine est clairement délimité par la littérature *décadente*, et c'est en 1884 que parut son plus éclatant manifeste, *À rebours*, de Joris-Karl Huysmans (1848-1907)⁵⁶. Cette œuvre narrant la lassitude du fameux Des Esseintes cloîtré dans un monde saturé de sensations artificielles, bien que n'ayant aucun lien formel avec l'Orient, se trouva naturellement qualifiée de *byzantine*⁵⁷. L'analyse la plus pertinente vint sur ce point de Jules Barbey d'Aureville (1808-1889), qu'il faut citer un peu longuement : « Il y a eu dans l'histoire d'autres décadences que la nôtre », écrivait-il dans un compte rendu resté célèbre. « Les sociétés qui finissent, les nations perdues, les races sur le point de mourir, laissent derrière elles des livres précurseurs de leur agonie. Rome et Byzance ont eu les leurs, mais je ne crois pas qu'on ait ramassé dans leurs ruines un livre pareil à celui-ci. [...] Le livre de M. Huysmans n'est pas l'histoire de la décadence d'une société, mais de la

décadence de l'humanité intégrale. Il est, dans son roman, plus Byzantin que Byzance même. La théologastre Byzance croyait à Dieu, puisqu'elle discutait sa Trinité, et elle n'avait pas l'orgueil pervers de vouloir refaire la création de ce Dieu auquel elle croyait. [...] elle n'est pas tombée dans des choses aussi petites que les choses inventées par un romancier ennuyé de l'œuvre de Dieu »⁵⁸. Toute une génération *fin de siècle* comprit d'un coup qu'elle vivait une décadence comparable à celle, supposée, de l'empire romain ; elle trouva dans l'analyse de Barbey d'Aurevilly son canon, et dans l'œuvre de Huysmans son évangile. Cette conviction d'un parallélisme des destins – ou d'une circularité du temps, c'est selon – fut d'ailleurs clairement exprimée. En 1884 toujours, Paul Verlaine (1844-1896) mettait cette idée en vers dans le fameux sonnet *Langueur*⁵⁹. Il eut nombre de suiveurs, dont le poète d'origine espagnole, Augusto de Armas, qui écrivait en 1891 : « Je suis un Byzantin des suprêmes défaites, / Enfant dégénéré du dernier Bas-Empire, / À l'heure où pour toujours l'Hellas chrétienne expire / Au bruit strident des pleurs, des rires et des fêtes⁶⁰. » Quant à Léon Bloy (1859-1918), il s'interrogeait en 1897 dans *La Femme pauvre* : « Ne suis-je pas le contemporain des derniers hommes du Bas-Empire ? »⁶¹. Décadence contemporaine et décadence de l'antiquité tardive étaient ainsi fondues⁶² : qu'il s'attachât à Paris ou à Byzance, l'artiste décrivait la même réalité.

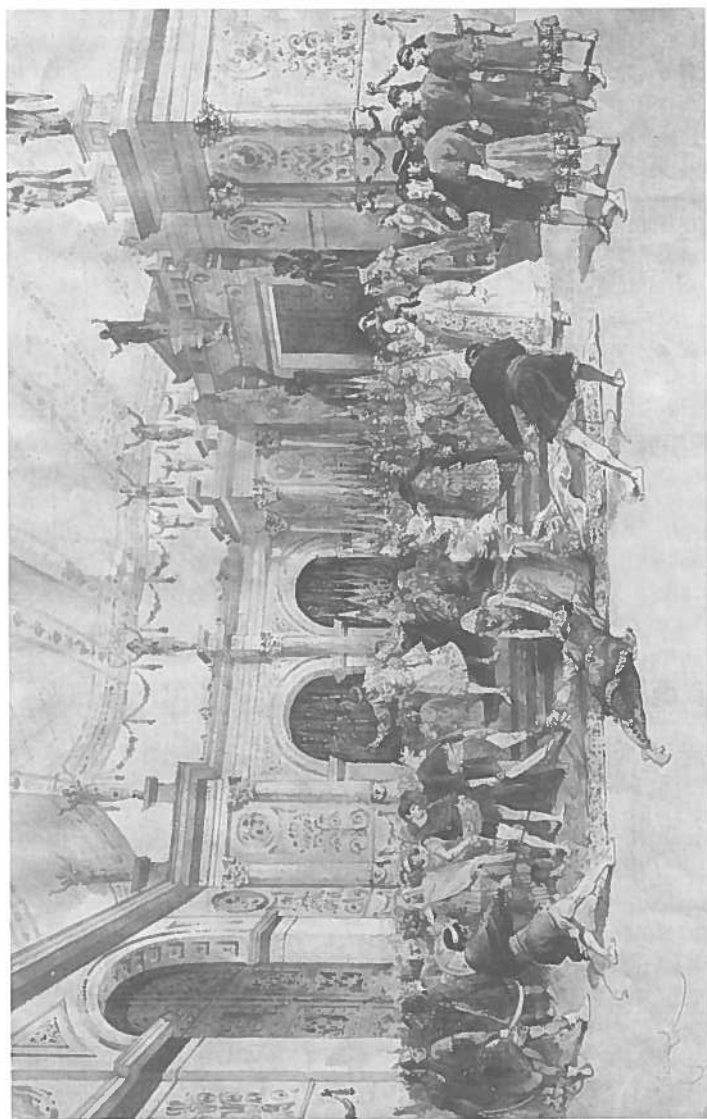
Mais de quelle décadence parlait-on là ? C'était évidemment la parente d'un modèle historiographique que Peter Brown a flétri en ces termes : « Une période de désintégration, de fuite vers l'au-delà, où des âmes débiles, délicates, de "belles âmes" s'arrachaient à la société qui s'écroulait autour d'eux pour chercher refuge dans une autre cité, la cité céleste⁶³. » Sans doute la première partie de cette définition eût été souscrite à l'envi par les écrivains *décadents*, mais c'est peu dire que le chemin de la cité céleste ne fut pas le premier par eux emprunté. La tendance était plutôt à scruter exhaustivement les bas-fonds d'une réalité corrompue, et c'est décidément comme un raccourci saisissant et remarqué⁶⁴ que cette année 1884 vit paraître à la fois *Le Crépuscule des dieux* d'Élémer Bourges (1852-1925) et *Le Vice suprême* de Joséphin Péladan (1859-1918)⁶⁵. Se réclamaient alors de la *décadence byzantine* les scrutateurs du détail, les amoureux du précieux, les blasés du sordide. « Plutôt mosaïque que fresque », résuma Vladimir Jankélévitch en une analyse éclairante⁶⁶, « la décadence est deux fois dissolvante, comme pulvérisation des individualités ou atomisation de l'*ego*, et comme libération du détail »⁶⁷.

Seulement, ce n'est pas vraiment dans cette branche des romans d'invocation que l'utilisation de Byzance est la plus passionnante, car deviennent essentiellement *byzantines* toutes les ambiguïtés sexuelles, hermaphrodisme, inceste ou inversion. Joséphin Péladan, personnage inclassable et fantasque, publia ainsi en 1896 un drame romanesque en cinq actes nommé *Le Prince de Byzance*⁶⁸. La pièce se déroule dans l'Italie renaissante; le prince héritier de la ville de Tarente, pour des raisons diverses, a vécu sa jeunesse caché dans un monastère dominicain. Quand Frédéric de Sicile (1452-1507) l'y fait chercher, on s'aperçoit bientôt de la fragilité de l'adolescent, qui « se titrerait mieux le Prince de Byzance, si frêle et si féminin⁶⁹! ». Il s'avère que ce prince est en fait une princesse: l'adjectif *byzantin* sert ainsi simplement à indiquer une confusion des sexes. Une autre variation sur le même thème, mais de plus grande envergure, fut donnée un an plus tard par Rachilde (1860-1953), pseudonyme de Marguerite Eymery, qui avait épousé en 1889 le directeur du *Mercury de France* Alfred Vallette. Romancière douée, elle se rendit célèbre en décorant ses œuvres de perversités suggérées, raffinées et choisies. Ainsi avec *Les Hors nature*, qui traite des relations troubles qu'entretiennent deux frères, où Jean de Palacio a dénombré « non moins de trente dénominations empruntées à l'Empire romain d'Orient qui servent à désigner Paul-Eric de Fertzen », l'un des deux protagonistes. « Toutes [...] sont du genre féminin. Byzance sert donc surtout à sceller le sexe féminin sur une nature masculine incertaine⁷⁰. » Une scène de travestissement du cadet Paul-Éric en impératrice Irène, la description de son costume qui le rend si semblable à une image attendant une iconoclaste profanation, le trouble causé à son frère par cette vision, sont sur ce point particulièrement éloquent⁷¹. « Byzance », poursuit Jean de Palacio, « devient ce cumul de l'hermaphrodite et de l'inceste auquel les deux frères tenteront vainement de parvenir⁷² ». Un dernier zélote de cette école fut Jean Lorrain (1855-1906), qui gagna lui aussi sa célébrité en multipliant sous sa plume les scènes d'orgies au sein d'une haute société toxicomane que d'ailleurs il connaissait bien. Un de ses héros, le duc de Fréneuse, fumeur d'opium blasé et chercheur de luxe, se donne pour surnom *Monsieur de Phocas*⁷³ – c'est là le titre de l'ouvrage publié en 1897 –, s'attachant la désastreuse réputation d'un empereur (602-610) que les historiens n'ont pas réussi à démentir⁷⁴. En 1902, Jean Lorrain publie un autre roman marqué du même sceau, les *Coins de Byzance ou le Vice errant*⁷⁵, amarrant s'il le fallait un peu plus l'empire d'Orient au relâchement des mœurs.

À mesure que les premiers frissons passaient, le procédé pourtant s'épuisait. Bientôt, l'utilisation de l'adjectif *byzantin* ou du nom *Byzance*, ne devint plus guère qu'une stratégie de boutique pour des œuvres mineures misant sur la provocation. Avec une certaine indulgence, on mettra à part *L'Après-Midi byzantine* du journaliste et critique Fernand Nozière (1874-1931), comédie libertine en un acte donnée au Théâtre de la Comédie Royale à Paris à partir du 11 octobre 1908, dont l'aspect *byzantin* se limitait aux émois amoureux de deux courtisanes et de leur suivante (apparemment très dénudées sur scène, d'où le succès de l'œuvre), d'un sculpteur et d'un cocher de cirque, le tout à une « époque imprécise et favorable aux beaux costumes et aux mauvaises mœurs », mais qui demeure du moins absolument païenne⁷⁶. On peut être plus sévère pour Louis Bourdel, qui avec *La Dispute byzantine*⁷⁷ de 1908 donna un roman d'éducation contemporain à l'érotisme envahissant, tandis que Juliette Martineau en 1915, dans *Théodora de Byzance*⁷⁸, abusait à nouveau du nom de l'impératrice pour relater un drame bourgeois, sinistre et tragique. En cela le bilan de cette décadence *byzantine* et parisienne serait bien maigre, et singulièrement décevant, si la seconde branche, la plus robuste, n'avait porté des œuvres où le souci sincère de l'histoire de Byzance apparaissait comme une sève neuve. À nouveau, tout commença en 1884.

Les œuvres aux fondements historiques, ou Byzance à Byzance

Le coup de tonnerre ne vint pas d'un roman de génie mais d'une pièce à succès. Le 26 décembre de cette année, ~~celle-là même où pour la première fois un byzantiniste entra~~, qui fut encore celle où le premier byzantiniste fut admis à l'Institut (Gustave Schlumberger), Paris découvrait au théâtre de la porte Saint-Martin la *Théodora* de Victorien Sardou (1831-1908)⁷⁹. L'idée était ambitieuse : mettre en scène en six tableaux la cour de Justinien en 532, peindre Théodora avec le même pinceau que celui de Procope dans l'*Histoire secrète*, donner un amant à l'impératrice – car la pièce se joue à Paris –, faire ressortir sans cesse son origine plébéienne, traiter de la sédition *Nika* pour faire grand et réunir quelque deux cents figurants sur scène, prendre des libertés avec l'histoire en faisant étrangler Théodora sur l'ordre de Justinien seize ans avant sa mort historique, placer le tout dans des décors somptueux et vraisemblables, commander une musique à un compositeur en vue, Jules Massenet, et surtout donner à Sarah Bernhardt le rôle titre. Le succès public fut prodigieux : il y eut 244 représentations, la pièce rapporta près de 1,6 millions de francs⁸⁰, l'écho dans la presse fut immense,



Justinien et Théodora dans le *kathisma*.
(Victorien Sardou, *Théodora*, p. 18-19, ill. de É. Bayard.)

quoique le succès critique inégal⁸¹. Sardou, qui « savait l'histoire et la bibliographie byzantine comme un Du Cange⁸² », selon Schlumberger, avait veillé à chacun des détails pour que sa reconstitution fût crédible. Il remonta avec un succès égal la pièce dans les mêmes décors et avec la même Théodora au Théâtre Sarah-Bernhardt à partir de janvier 1902⁸³. Si un certain Paul Botzarès fit de l'intrigue un mauvais roman que préfaça le dramaturge⁸⁴, le texte de la pièce ne fut pas publié avant 1907. Signalons que Sardou était revenu entre-temps vers l'Empire byzantin avec *Gismonda*⁸⁵, Sarah Bernhardt y incarnant une duchesse florentine d'Athènes en 1451. La pièce permit d'ailleurs à l'illustrateur Alphons Mucha (1860-1939) de réaliser sa première affiche de théâtre parisienne, œuvre novatrice dont le goût néo-byzantin (croix grecque et mosaïques), accordé au sujet, pouvait être remarqué⁸⁶.

Après cet embrasement soudain, la mode byzantine rebondit en 1890 avec la *Byzance* de Jean Lombard (1854-1891), roman profondément original dont la couverture de l'édition de 1902 forme un résumé presque parfait⁸⁷ (pl. XIII). Personne n'était plus éloigné de l'académicien Sardou que ce provençal autodidacte, militant socialiste de Marseille, mort à moins de quarante ans, qui livrait dans une langue tourmentée un roman ne ressemblant à aucun autre⁸⁸. L'intrigue se déroule sous Constantin V (741-775). Le parti iconodoule se groupe autour de l'higoumène du monastère des Blachernes, que Lombard nomme la Sainte-Pureté – bien que le concile iconoclaste de Hiéréia s'y soit achevé en août 754 –, tandis que les iconoclastes sont fédérés autour de la Sainte-Sagesse et de son patriarche, c'est-à-dire Sainte-Sophie. Oupravda, un jeune homme descendant de Justinien, est choisi par les partisans des images comme candidat rival de l'empereur. La lutte des deux partis, qui recouvre l'opposition entre Verts et Bleus, occupe le centre de ce roman mouvementé, sur lequel nous aurons à revenir à plusieurs reprises.

C'est un an plus tard, en 1891 – parcourant à nouveau tout le prisme du monde littéraire français – qu'Anatole France (1844-1924) se pencha sur la sainteté orientale avec *Thaïs*, roman philosophique irréligieux bâti sur la légende hagiographique d'une actrice et courtisane d'Alexandrie au milieu du IV^e siècle⁸⁹. Convertie par le moine Paphnuce, personnage principal du roman qui sombre malgré de dures ascèses dans une passion scandaleuse pour la sainte, Thaïs se retire dans un monastère où elle expie ses péchés. Si Paul le Simple, disciple de saint Antoine, est averti par une vision que Dieu réserve à la repentante une place au ciel, Paphnuce, torturé par ses sentiments qui

le conduisent droit à l'apostasie, finit damné, consumé de rage et de désir. Le succès de cette hagiographie à rebours, si l'on peut dire, fut tel qu'il conduisit à une adaptation à l'opéra en 1894 par Louis Gallet et Jules Massenet⁹⁰. Anatole France livra encore aussi en 1892, avec la nouvelle *Sainte Euphrosine*, un pastiche très curieux d'une *vita* byzantine présentée comme la traduction inédite d'un manuscrit grec⁹¹. Le sujet pouvait rejoindre les préoccupations décadentes, puisqu'il y était question une nouvelle fois du thème, d'ailleurs classique dans l'hagiographie grecque, du travestissement d'une femme en moine.

Avec Henri Mazel (1864-1947), fondateur de la revue *L'Ermitage* (1890-1906) – qui fut, avec *Le Mercure de France* et *La Revue blanche*, un des vecteurs du mouvement symboliste⁹² – nous rencontrons maintenant la littérature d'avant-garde. Dès sa première œuvre, *Le Nazaréen*⁹³, publié la même année que *Thaïs*, Mazel utilisa des titres, des noms, tout un vocabulaire byzantin pour une œuvre se déroulant dans un Moyen Âge très peu situé chronologiquement ; en l'occurrence, dans ce drame en trois actes, un certain Baudoin de Macédoine, duc de Romélie, présente sa fille à marier aux princes de la plus haute noblesse médiévale. Que l'on juge du mélange, puisque sont réunis à sa cour de Trajanopolis, dans un palais qui ressemble à s'y méprendre à celui des empereurs de Constantinople, les prétendants suivants : Wladimir tsar de l'Ukraine ; Pétropoulos hospodar des Mirdites de la Noire Montagne ; Constantin Philadelphie, « très illustre, Dacique, Causasique, Arabique, sénateur, patrice, trois fois consul, consul désigné pour la quatrième, neveu du Très Sacré Empereur Basile, Auguste, Invincible⁹⁴ », Musok, voïvode de Krouchevatz en Serbie ; Eustache Lèvre-Torte, comte de Montlhéry, pair de France ; le prince Schah-Ufinn, fils du khalife Hussein commandeur des croyants ; et enfin Aloïs de Maguelonne, félibre d'Occitanie, ce qui n'empêche pas la princesse de tomber amoureuse d'une sorte de zélote qui a renoncé à la chair, Mario, chevalier de l'ordre des Nazaréens. Il va de soi que la cohérence historique n'est pas recherchée. Dans *Le Khalife de Carthage*⁹⁵ du même auteur, en 1897, dont l'action prend place dans l'Afrique du x^e siècle, Eudoxie, princesse byzantine, fille d'un empereur Basile, fiancée de Hakam, fils du Khalife Omar, est courtisée par trois autres princes représentant trois continents : Aryasouda, prince d'Ophir, Persée, prince de Roum élevé à Constantinople, et Haroush, roi de Saba. Mais Eudoxie séduit le Khalife lui-même, et Carthage finit dans les flammes après que la princesse a distribué autour d'elle, comme à poignées, la mort et le désespoir.

Poursuivant notre parcours, nous abordons ensuite une figure centrale, celle de Paul Adam (1862-1920), le vrai maître du roman byzantin : il en écrivit trois de 1893 à 1907, *Les Princesses byzantines*, *Basile et Sophia*, et *Irène et les eunuques*⁹⁶. Écrivain alors comparé aux plus grands, auteur de près de soixante-dix volumes, aux tirages considérables – et sujet de cinq thèses de doctorat – Paul Adam a aujourd'hui disparu de nos mémoires. Avec lui pourtant, comme avec Henri Mazel, Byzance se fraie un chemin dans l'avant-garde littéraire, puisqu'un certain nombre de chapitres de ses œuvres parurent dans la fameuse *Revue blanche*⁹⁷ (1889-1903), ce « repaire de décadents »⁹⁸ où collaboraient Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, puis Marcel Proust ou André Gide, parmi tant d'autres. *Les Princesses byzantines* offrent deux portraits historiques très sobres et peu romancés de l'impératrice Irène et de l'écrivain Anne Comnène. *Basile et Sophia* est un roman plus étoffé et moins contrôlé, illustré remarquablement (pl. XII et XVIII), où, selon le compte rendu qu'en fit Charles Maurras (1868-1952) à sa parution, « jamais l'érotisme de M. Paul Adam ne se montra si luxuriant ni si indiscret⁹⁹ ». Y est relatée la lente montée au pouvoir de Basile I^{er}, appuyée par d'actifs Pauliciens, et ce jusqu'à l'assassinat de Michel III en 867. *Irène et les eunuques* enfin, tout aussi réussi, est une très large refonte de la première partie des *Princesses byzantines*, dont la vie d'Irène, depuis sa vie athénienne jusqu'à sa disgrâce, forme l'intrigue (pl. XV). Paul Adam mit « neuf ans à écrire *Irène* et trois ans à en corriger les épreuves¹⁰⁰ » : c'est, il est vrai, une œuvre de maturité, publiée en 1907, qui mérite encore d'être lue.

Hugues Le Roux (1860-1925) fut avec Lombard et Adam le troisième pionnier de nos romans. Ses *Amants byzantins* de 1897 relatent l'amour d'une aristocrate, Irène, pour un viking nommé Dromund, après la mort de Constantin VII en 959, dont les funérailles ouvrent l'épisode constantinopolitain du livre. Fondé sur une source historique d'origine russe qui aurait été signalée à l'auteur par Gustave Schlumberger¹⁰¹, le récit se concentre sur les aventures d'un guerrier venu venger son frère dans la capitale de l'empire, fait prisonnier une fois son forfait réalisé, et racheté par une riche dame byzantine qui en fait son amant, tout en échouant à le convertir.

Les historiens eux-mêmes ne furent pas sans sacrifier à cette mode. Ainsi l'ancien byzantiniste et ministre de l'Instruction publique Alfred Rambaud s'autorisa cette légèreté en 1904, un an avant sa mort, avec *L'Empereur de Carthage*¹⁰², récit pour un large public de la destinée de l'exarque d'Afrique Grégoire,

proclamé empereur par ses troupes vers 647. Rambaud invente pour les besoins du conte une romance entre la fille du dignitaire, Irène, et le plus dangereux des Arabes, Abdallah-ben-Zobéir. L'ouvrage voit toutefois l'érudition prendre nettement le pas sur le récit, et la première partie en particulier, consacrée à la topographie de la ville de Carthage, fait montre d'un savoir un peu sec qui nuit à la bonne marche du roman.

Achevons cette énumération fastidieuse et à la fois indispensable : Maxime de Constan, qui semble n'avoir écrit que ce seul livre, publia un roman byzantin de plus en 1909 avec *Pour Byzance* !¹⁰³. Les personnages de Marie d'Alanie, Irène Doukas et Anne Dalassène, sont très comparables aux portraits qu'en a dressés Charles Diehl dans ses *Figures byzantines*¹⁰⁴.

Enfin, quand en 1928 parut *Florinda la Byzantine* du marquis de Segonzac, on put mesurer que pour le roman byzantin, une époque avait passé. Dans ce dernier ouvrage qui décrit le débarquement en Espagne des Arabes en 711, favorisé par l'exarque de la ville de Septem dont la fille a été violée par un prince wisigoth auquel elle était promise en mariage, René de Segonzac, bon connaisseur et explorateur du Maroc, a davantage fait un roman colonialiste qu'un roman byzantin. L'œuvre est d'ailleurs préfacée par le maréchal Lyautey (1854-1934), l'administrateur célèbre du Maroc français, qui insère les Français en Afrique du Nord dans une lignée d'occupants fameux, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins et Arabes¹⁰⁵. On trouvait déjà ce rapprochement avec l'œuvre coloniale française dans l'ouvrage posthume de Paul Adam, *Notre Carthage*¹⁰⁶, relation de voyage en Afrique occidentale préfacée également par un colonialiste rigide, le général Mangin (1866-1923). Dans les années 1920 en tout cas, le roman byzantin est entré dans son automne. Rien de comparable, quant à la valeur littéraire ou quant à la popularité dans le public lettré, ne peut être saisi depuis.

La recette du roman byzantin

Il se dégage de ces œuvres quelques grands traits qui sont autant de caractéristiques singularisant l'exercice du roman *byzantin*. En en démêlant la composition, il est assez facile d'en retrouver comme la recette, dont on donnera les ingrédients impératifs. On envisagera aussi, comme annoncé, les débats et comptes rendus que ces romans ont suscités, voire les allusions à Byzance rencontrées incidemment dans d'autres œuvres. Pour faire un roman *byzantin*, nous distinguerons d'abord deux étapes : poser une atmosphère, et bâtir une intrigue.

L'atmosphère byzantine

Le mot *Byzance*, c'est l'évidence, a davantage de sens qu'une entité géographique. À mesure de nos lectures, il apparaît comme un territoire mental dont les paysages surgissent à sa seule énonciation. Aussi, faut-il le prononcer avec emphase, et l'écrire avec un point d'exclamation. « Byzance! », s'exclame ainsi Guy de Maupassant (1850-1893), « S'il est dans l'histoire un nom de ville évocateur de visions féeriques et mystérieuses, c'est celui-là ¹⁰⁷! » « Il y a des paroles qui sont des talismans », continue Hugues le Roux, « sûrement Byzance est un de ces mots là. On le dit et des voiles s'écartent, des perspectives se déroulent ¹⁰⁸. » Jules Claretie (1840-1913) renchérit : « Byzance! Et, à ce nom, tout aussitôt des visions de figures étranges, d'une séduction inquiétante, m'apparaissent comme se détachant sur le fond d'or des mosaïques ¹⁰⁹. » Entre l'Orient de Gérard de Nerval ¹¹⁰ et l'Azur de Stéphane Mallarmé, Byzance appartient à ce vocabulaire symbolique dont les syllabes sont un sésame vers l'altérité et le dépaysement, ouvrant « la porte de cet Orient lumineux ¹¹¹ » qu'est Constantinople.

Le roman byzantin est en effet par excellence un roman urbain : il se déroule le plus souvent dans la capitale de l'empire, même si Carthage, byzantine ou arabe, offre aussi des possibilités ¹¹². De la Ville prise comme allégorie de l'empire, il ne faut pas hésiter, en la personnifiant, à dire le pire, et son portrait usuel est celui d'une femme offerte et dégradée. Chez Sardou, l'amant de Théodora s'exclame lorsqu'il apprend que la Ville est en flammes : « Qu'elle brûle, la Prostituée » ¹¹³. Comme renversée, le relief de ses constructions évoque les flancs vénéreux de la courtisane, voire de l'animal : « Telle une chienne couchée sur le dos », écrit Paul Adam, « elle montrait les nombreuses mamelles de ses coupoles. Des clartés vives révélaient ses croix de métal, les pommes dorées des mâts. Et elle était une longue pâleur étalée le long de la mer sous les toitures plates, sous les touffes de ses jardins. Elle regardait par les lumières roses éclairant les lucarnes de ses murs courts ¹¹⁴. » L'autre élément érotique qui accompagne cette topographie montueuse et sexuée, c'est l'eau baignant la ville au plan triangulaire, et notamment cette Corne d'Or que Jean Lombard décrit, non sans quelques accents masochistes, comme « égratignée par la myriapodie des palandries; labourée par le soc des dromons calmement [*sic*] s'enfonçant en elle; violée, heureuse, par les milliers de ses barques aux appontements chargés de silencieux individus sous les voiles carrées, historiées, imagiées de Panaghias et de Iézous ¹¹⁵ ». Ce charme de la Ville-Catin contamine les nations

voisines: «Comment des peuples si jeunes auraient-ils pu se défendre», s'interroge Léon Bloy, «contre cette prostituée qui ensorcelait les califes ou les rois persans, et dont le mirage seul a fait sortir la Reine de l'Adriatique du sein des eaux¹¹⁶ ? » D'ailleurs, «c'est la honte indicible de l'Europe que la vermine de Mahomet soit toujours sur les parties sexuelles du monde civilisé. Je dis *les parties sexuelles*. "*Venter meus intremuit ad tactum ejus*" ("Mes entrailles ont frémi à son toucher" [*Cant.* 5, 4]), est-il soupiré dans le cantique. Quand on touche à Constantinople, le monde frémit de la tête aux pieds¹¹⁷ ». Ces images sont claires; si la Ville avait été décrite comme «la prostituée fameuse, assise au bord des grandes eaux», nous n'aurions pas été surpris. Car Constantinople *fin de siècle*, c'est bien la Babylone de l'*Apocalypse* de saint Jean (Ap. 17, 1).

Qu'il ait ainsi ou non sali la Ville, le romancier poursuivra en insistant forcément sur son cosmopolitisme. La figure du *grouillement* est un lieu obligé de la description de Byzance, où s'entrechoquent supposément langues et peuples. C'est ainsi qu'Augustin Marrast voit précocement, dans les ports de la ville du x^e siècle, se presser «la foule des navires: barques des Croates et des Dalmates; pirogues des Russes; caboteurs des îles grecques au type antique, aux proues renflées en forme de ventre de cygne; hautes galères de Gênes, de Venise et d'Amalfi. Les longs chélandia de la flotte de guerre de l'Empire, pourvus de balistes et de tubes à feu terminés par des gueules de lion de bronze, vont cingler vers la Crète ou la Sicile¹¹⁸ ». Jean Lombard, sous l'iconoclasme de Constantin V, compose le même tableau et rencontre dans la capitale «des Hongres jaunes aux yeux bridés; des Boulgres sales, qui avaient des cheveux gras de graisse de mouton; des Sclavons pâles, dont les profils pointus suivaient, mélancoliques, des chariots à roues pleines par des bœufs traînés; des Helladiques, des Macédoniens, des Albanais, des Siciliques, des Cappadociens, des Isauriens, des Phrygiens, des Chypriotes, des Rhodiens, des Crétois, des Scythes aux braies serrées en plis à la cheville, à cheval, à pied, en des véhicules d'osier tressé, de bois ouvré, de cuir battu bordé de fer, emportés par des mules sonnaillantes ou des ânes harnachés de choses qui, richement, claquaient¹¹⁹ ». À travers cette accumulation qui est comme un débordement, une inconséquence aussi de la part de l'empire dont l'âme se noie dans le mélange des peuples¹²⁰ – et un symptôme de sa corruption, le cosmopolitisme étant perçu en cette fin de dix-neuvième siècle comme à l'opposé des vertus offertes par l'État-nation –, Constantinople se révèle un échafaudage instable et menacé, une architecture temporaire, qui

renvoie à cette autre ville biblique où régnait la confusion des langues : Babel. Comme le notait avec pertinence en 1885 un critique de *L'Illustration* : « Byzance est le lieu de rendez-vous d'un monde qui va finir et d'un monde qui commence : Romains, Thraces, Slaves, Sarmates, gens de Perse, d'Égypte et d'Afrique, Goths d'Italie et d'Espagne, tout afflue, tout grouille dans cette exposition universelle des races¹²¹. » La comparaison est bien choisie et parfaitement du temps : Constantinople *fin de siècle*, c'est ce monde désuni qui accueille l'exposition universelle des peuples du Moyen Âge.

Seulement, ce rapprochement des contraires n'est pas uniquement ethnique. Parce qu'elle est orientale, romaine et chrétienne, cerclée de barbares et de musulmans, et avant tout décadente, Byzance est la terre du contraste, celui qui sépare le souvenir d'un passé glorieux d'un présent où les dangers menacent, une opposition que l'on retrouve dans des mœurs mêlées, à la fois insouciantes et préoccupées. Mieux, Byzance est la terre où les frontières matérielles et symboliques se brouillent, un lieu-frontière en soi, où quelques pas seulement permettent de franchir la distance séparant l'interdit du permis, le normal de l'anormal, le sacré du profane. Byzance est en cela un vrai paradis des antithèses, l'allégorie d'un dualisme attractif – car étant au fond celui de chacun. Selon Maupassant :

Raffinée, corrompue, barbare et dévote, elle semble dans le mystère qui l'entoure une ville étrange, où tous les instincts humains, toutes les grandeurs et toutes les ignominies, toutes les vertus et tous les vices fermentaient à la frontière de deux continents, à l'entrecroisement de deux civilisations, entre deux époques du monde, au milieu de la lutte furieuse du Croissant et de la Croix¹²².

Ces alliances improbables se résument chez Hugues le Roux dans l'image de « la civilisation pâmée aux bras de la barbarie. Byzance c'est du christianisme et du paganisme, du mysticisme et de la luxure [...] toutes les extrémités, tous les contrastes en un tas, — les nacres de la perle et de la pourriture¹²³ ». De ces associations sourd incontestablement l'hallucination, la perte des repères. Comme le perçut justement le critique Louis Ganderax, le romancier n'a qu'à brasser ces contrastes pour être l'alchimiste de drames aux évanouissantes vapeurs :

Peut-on se pencher sans ivresse, sans délire poétique, sur cette cuve de mosaïque et d'or où bouillonnent les vices et les crimes de l'extrême culture et de la barbarie, le ragoût de plusieurs races et de leurs mœurs [...]. Cette société bigote et lubrique, chicanière et cruelle, frivole et féroce, divisée en factions par les jeux du cirque, dominée par un empereur en qui ses caractères se répètent, ne suffit-

il pas qu'on la regarde s'agiter un moment pour qu'on voie s'en exhiler un drame ¹²⁴ ?

Ce qui nous semble notable, c'est ce bicéphalisme nouveau, cette sorte de monstruosité de Byzance qui renvoie à l'analyse de la tératologie décadente menée par Vladimir Jankélévitch ¹²⁵. Un autre artiste oublié, Léonce Rolland, dans un poème archétypique de cette vision *fin de siècle* de Byzance, en appelle ainsi à deux empereurs, l'un iconoclaste, Constantin V (741-775), l'autre d'une cruauté célèbre, Basile II (976-1025) :

Or au milieu des visions où je m'égarer
Soudain je vois surgir, symboles du passé,
Le Copronyme avec le Tueur de Bulgare,
Qui passent tous deux enlacés.
« Car ils disent le double aspect de ton visage,
Byzance : de farouche ardeur, d'abjection,
De crapuleuse honte et de grandeur sauvage,
Bassesse et domination ¹²⁶.

Ce n'est pas aller trop loin que d'y voir le résultat d'une lente mutation au cours du dix-neuvième siècle : lisant Procope en 1857, Ernest Renan (1823-1892) ne voyait encore dans Byzance qu'une laideur univoque, « un monde d'empoisonneurs et d'assassins, de frénétiques et de fous » ¹²⁷. Désormais, la laideur au droit a un revers d'une étrange beauté, et c'est l'ambivalence que l'on souligne, ce sont les raffinements de Byzance, dont on est proche de reconnaître la gloire, même si elle n'est encore avec Léon Bloy que « la gloire de boue du Bas-Empire ¹²⁸ ».

Exista-t-il pour parfaire cette atmosphère byzantine un *style* byzantin ? Les écrivains *fin de siècle* furent, on le sait, particulièrement curieux de mots rares et précieux, souvent désuets, qu'ils ressuscitaient en prenant le risque de devenir inintelligibles – ce à quoi semblait parer dès 1888 Paul Adam en publiant un *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes* ¹²⁹. Cette recherche d'une langue nouvelle est venue croiser l'intérêt pour l'antiquité tardive, dont les auteurs latins connurent une singulière popularité. Deux exemples fameux illustrent cette tendance : la bibliothèque de Des Esseintes, dans laquelle Huysmans place un nombre considérable (la moitié) d'auteurs latins dont les plus tardifs voient leur valeur réappréciée ¹³⁰, et la monographie que Remy de Gourmont (1858-1916) consacra à la langue latine du v^e au xiii^e siècle sous le titre *Le Latin mystique* ¹³¹ (1892). L'influence du grec médiéval semble au regard de cette subite passion relativement limitée. Néanmoins, le vocabulaire byzantin offrait

d'exotiques dignités, des termes liturgiques ou architecturaux encore peu connus, qui furent mis en avant. Se met alors en place dans nos romans ce que l'on appellera une « musique des dignités », et si l'on parle de musique, c'est bien que le son importe plus que le sens puisque, tandis qu'ils pourraient tout à fait l'être, les mots venus du grec ne sont jamais vraiment traduits, mais seulement francisés. Quand Henri Mazel décrit « l'éblouissante cohue des grands dignitaires inscrits au Sacré Catalogue, patrices, curopalates, archisavants, higoumènes, consuls des philosophes, princes des rhéteurs, centurions et stratèges ¹³² », on devine dans ce mélange l'imprécision des connaissances. Jean Lombard, spécialiste incontestable de cette figure sonore, fait rêver un de ses héros, Sepéos, du meurtre des dignitaires de l'empereur dont les charges sont enfilées comme autant de perles :

Son épée percerait, non seulement Constantin V, mais encore ses hauts Dignitaires, le Grand-Domestique, le Grand-Drungaire, le Grand-Logotèthe, [...] le Protostator, le Protovestiaire, le Grand-Stratopédarque, le Primicier-des-Chantres, le Grand-Cartulaire, le Protoiéracaire, le Protoproèdre, le Proèdre, le Grand-Myrtaïte, le Canicléos, le Cétonite, le Curopalate ¹³³ !

Paul Adam procède de même, en faisant suivre Irène d'un ballet de « cataphractaires, excubiteurs, candidats, scolaires [...] sous leurs armures dorées, leurs casques à chenilles écarlates, leurs étendards portant brodée l'effigie épaisse et polychrome de saint Théodore ¹³⁴ », tandis que pour Maxime de Constan, Nicéphore Botaniatè « avait peu de goût aussi pour la vie de cour. Au milieu des eunuques cubiculaires, des silencieux, des patrices, des candidats et des scolaires, aux magnifiques armures, il paraissait timide, ridicule et gauche ¹³⁵ ». Nul doute qu'égaré entre les « Maglabiètes » et autres « Spatharocubiculaires » ¹³⁶, le lecteur, toujours dépourvu de lexique, pouvait éprouver un légitime dépaysement ¹³⁷.

Heureusement peut-être, ce vocabulaire gréco-français resta confiné aux romans byzantins. Léon Bloy est en cela une exception notable à la règle. Dès 1884, il écrivait que « la Poésie est une porphyrogénète née dans la pourpre du sang du cœur des poètes ¹³⁸ », avant de faire de Marie-Antoinette « (une) grande porphyrogénète fleurdelysée ¹³⁹ », de Verlaine, « le porphyrogénète et l'enfant-roi de la Poésie égaré parmi les crapules ¹⁴⁰ », ou de décrire la chambre du poète désargenté Villiers de l'Isle-Adam comme « un *cubiculum* de porphyrogénète ¹⁴¹ ». Se jugeant persécuté par le silence de ses pairs, Bloy supplia Clemenceau en 1894 d'élever la voix en sa faveur, pour causer « la stupeur

énorme des *silentiaires* du Bas-Empire¹⁴²», ces « *conspirateurs* du silence » qu'il ne cessera de flétrir dans ses pamphlets¹⁴³. En 1916, il pensait encore que les Allemands avaient été prédisposés à adorer « la botte prussienne de leur Kaiser Isapostole qui leur paraît une émanation divine¹⁴⁴ ».

Mais il demeure que le vocabulaire ne fait pas un style. Tandis que la poésie, dont un petit nombre de productions se placent sous le signe de Byzance, n'offre aucune innovation¹⁴⁵, on pourra reconnaître à Jean Lombard seul la tentative de créer une véritable écriture *byzantine*, non seulement achevée dans son roman *Byzance* mais déjà initiée pour *L'Agonie*, publié en 1888. Octave Mirbeau l'a parfaitement caractérisée :

Il est possible que [le critique] soit encore choqué par ce style barbare, désordonné, furieusement polychrome, un style forgé de mots techniques, pris aux glossaires de l'antiquité. Mais il reconnaîtra que, malgré ses défauts de goût et son manque de mesure, ce style a pourtant grande allure, des sonorités superbes, un fracas d'armures heurtées, un vertige de chars emportés et comme l'odeur même – une odeur forte de sang et de fauves – des âges que Lombard évoque¹⁴⁶.

Reprise par Paul Adam à partir de *Basile et Sophia* – roman dédié d'ailleurs à Lombard –, cette nouvelle écriture hermétique¹⁴⁷ demeure une rare expérimentation pour tenter de transporter, en quelques mots, le lecteur aux portes de la « Sainte-Sagesse ».

L'intrigue byzantine

L'atmosphère posée – celle d'un monde fantasmé, sexué, polymorphe, et sonore – il faut maintenant camper une intrigue *byzantine*. Je ne crois pas que l'on doive, avec Charles Diehl, regretter une monotonie dans les sujets traités¹⁴⁸. Les règnes choisis par les écrivains sont ceux de Justinien (Victorien Sardou), de Justinien II (René de Ségonzac), des Isauriens (Jean Lombard, Paul Adam), d'Irène (Paul Adam), de Basile I^{er} (Paul Adam et peut-être Henri Mazel, à moins qu'il ne s'agisse de Basile II – ou à moins que l'ensemble ne soit fantaisiste), de Romain II (Hugues le Roux) de Nicéphore Botaniatè et d'Alexis I^{er} (Maxime de Constan), la vie d'Anne Comnène (Paul Adam à nouveau), et enfin le règne de Constantin XI (Victorien Sardou à nouveau) : ils forment des décors plutôt variés. Pour autant, on ne niera pas les constantes : les scènes d'hippodrome, les querelles des factions, les mouvements de foule, les intrigues de palais ; on distinguera quatre ingrédients récurrents : la violence, la gnose, les femmes, et la sainteté.

Toute la banalité de la violence byzantine est contenue dans cette remarque de la princesse Eudoxie chez Henri Mazel : « Du sang ? Eh quel palais n'en recèle une mare sous ses mosaïques ? »¹⁴⁹. Les écrivains ont retenu avant tout des chroniqueurs grecs les assassinats et les punitions corporelles. Ils sont à leur paroxysme dans nos romans, où l'horreur la plus crue s'expose jusqu'à rendre la lecture insoutenable (pl. XIV). Le fameux épisode de la destruction de l'icône du Christ de la porte du palais de la Chalce à Constantinople, où des femmes se seraient opposées aux soldats de Léon III¹⁵⁰, permet à Paul Adam de décrire avec complaisance la mort atroce des premières martyres de l'iconoclasme :

Outré de cette rage, Léon, qui n'était point tendre, envoya ses gardes massacrer les séditieuses. La cruauté n'en épargna point. Les glaives tranchèrent les mamelles flasques, et trouèrent les seins jeunes de celles qu'on avait d'abord violées sur les bornes, dans les échoppes où elles s'étaient réfugiées, hagardes, offrant leur vertu en échange de la vie, dénudant leurs ventres et leurs gorges rigides, comme on fait durant le sac des villes, après l'assaut. Le sang coula dans les ruisseaux entre les épluchures de pastèques et les têtes de poissons¹⁵¹.

Les persécutions contre les moines fournissent aussi des morceaux de choix :

Léon l'Isaurien opposa de miraculeuses atrocités humaines. Il fit enlever aux défenseurs du culte intégral la peau de la tête ; et à ce derme mis au vif il ordonna de lier plusieurs images peintes sur bois. On oignit les barbes de poix, on les enflamma. Les martyrs crépitaient ; ils s'effondrèrent en étincelles sur les places publiques. À la voirie, les chiens prirent coutume de se repaître de la chair de moines¹⁵².

Quand la princesse macédonienne Eudoxie se souvient chez Henri Mazel de sa vie à Constantinople, lui reviennent encore à l'esprit des scènes d'horreur :

Ma famille aussi est sinistre ; me faut-il évoquer le fantôme de mon père le Très-Sacré Basile, détrôné, plein d'excréments, ses prunelles coulant sur sa barbe blanche, bégayant de douleur entre ses dents cassées à coup de pommeau, se traînant à genoux sur les cadavres tièdes de ses trois fils... ah ! l'horrible populace qui le piétinait comme un cocher vaincu dans le cirque !... mes oncles, châtrés, ma mère tondue, mes sœurs et moi réfugiées dans les îles...¹⁵³

Enfin, chez Jean Lombard où les scènes de massacres à l'hippodrome sont légion, il n'est pas rare que pour augmenter le frémissement du lecteur, aux mutilations physiques, s'ajoutent des ébats sexuels morbides. Trois conjurés ont été pris par Constantin V : à Sepeôs, on a mutilé un pied, une main et un œil ;

à Haraïvi, on a percé les yeux et ôté le nez ; et à Solibas manquent enfin les deux bras. Pour autant, Viglinitza, sœur du rival de Constantin nommé Oupravda, ne manque pas de forniquer successivement avec chacun d'entre eux, dans des pages que l'on parcourt avec étonnement et difficulté¹⁵⁴. De cette horreur participent les viols fréquents, comme celui incestueux, chez Paul Adam, de Thécla par son frère Michel III (842-867)¹⁵⁵. Le dernier pas est franchi quand on ajoute aux cruautés physiques et au sexe des cérémonies mystiques : on trouve dans *Basile et Sophia* des épisodes insensés, où lors d'une messe noire des femmes viennent s'empaler sur les virilités d'hommes noirs crucifiés, tandis que l'Évangile est lu posé sur les genoux d'une femme dénudée entre les jambes de laquelle a été placé un ciboire. La foule s'exclame, « Mangez et forniquez, ô Pures ! Mangez et forniquez... Soyez l'ordure pour devenir l'Éon¹⁵⁶ ! », une invitation obscure qui fournit une transition vers une autre préoccupation de nos romanciers byzantins : l'occultisme.

Un élément crucial de cette littérature, moins attendu, est en effet la place considérable portée aux déviations religieuses, aux hétérodoxies. Si Byzance a connu de nombreuses crises doctrinales au cours de son histoire dans lesquelles la question de la nature du Christ occupe une place prépondérante – y compris dans l'iconoclasme – il n'est que très peu question de christologie dans nos romans, quand bien même leur action prendrait place pendant les siècles où ces enjeux furent d'actualité. En fait, y dominent des thèses occultes présentées comme néo-platoniciennes, auxquelles sont assimilées des hérésies dualistes telles le manichéisme ou le paulicianisme, l'ensemble formant un « ésotérisme chrétien¹⁵⁷ » selon Adam, en fait un gnosticisme confus. On connaît certes l'intérêt de la fin du dix-neuvième siècle pour le spiritualisme en général, voire le satanisme – Huysmans en avait donné une illustration avec *Là-Bas* en 1891¹⁵⁸ – mais l'histoire de Byzance autorisait un singulier renouvellement de ces spéculations (pl. XVIII). Pour le moins, on prête à Théodora le goût pour les sciences occultes et la magie des filtres¹⁵⁹, tandis que concernant l'impératrice Irène, « les gens l'épiaient pour voir si elle se donnait suivant les rites, aux influences funéraires de sa planète maudite, parée du plomb qui y est consacré, et dans ses hardes sombres des vieux sacrificateurs chaldéens¹⁶⁰ ». Quelques exemples encore laissent deviner l'opacité à laquelle on parvient très rapidement. Paul Adam¹⁶¹ fait de la même Irène l'initiée de son maître, un certain Jean Bythomètres, « mesureur de l'abîme », qui lui conseille de feindre l'indifférence aux icônes pour mieux les restaurer :

Malgré notre foi en l'efficacité des Images (efficacité pareille à l'efficacité des figures géométriques si favorables aux proportions du sublime Euclide), si tu abjures momentanément leur culte, tu remettras ensuite le sceptre de Byzance au pouvoir des Archétypes que Denys l'Aréopagite, Plotin, Jamblique et Proclus révélèrent, et dont nous sommes, ainsi qu'ils le furent, des organes transitoires. Alors l'Idée régnera sur l'Orient et sur l'Occident, un jour, nous le croyons¹⁶².

Cette attente eschatologique d'une Idée abstraite doit être préparée par des purifications que seuls quelques élus sont en droit de connaître. Dans un autre roman d'Adam, Sophia se préoccupe ainsi de rejoindre la secte des Pauliciens :

Le serait-elle jamais, une Éluë, une Pure qui restitue au Plérôme le Rayon céleste inclus dans les viandes et les principes de la génération, celle qui peut, qui doit libérer l'âme universelle du Théos, l'arracher à la matière, en sollicitant les tentatives des mâles, en leur faisant perdre la semence où reste emprisonnée, par la malfaisance du Dmiurge, l'énergie du Père, créateur des Éons, des forces universelles¹⁶³ ?

Jean Lombard nous emmène tout aussi loin de Byzance par son interprétation fort curieuse de l'iconodoulie, où l'on sent pour une part dévoyées les théories ethnologiques syncrétistes du dix-neuvième siècle. Pour le romancier :

La Sainte-Pureté [le nom romanesque du parti défenseur des images] était un plant greffé au tronc chrétien, un plant aryaque, lui instillant lentement de sa sève manichéenne, laquelle se forma des énergies venues d'un rival du Iézous, un Bouddha de la Haute-Asie, sorte d'incarnation anachorétique dont l'enseignement, dégagé des Puissants et des Forts, portait sur une incroyable, intangible, perfection des individus¹⁶⁴.

Derrière ces positions fantaisistes, bien davantage que la Byzance chrétienne du Moyen Âge dont le vocabulaire religieux est détourné, ce sont les sursauts du paganisme des III^e-IV^e siècles que ces auteurs semblent illustrer. Mais en faisant de la Byzance des VIII^e-X^e siècles le creuset des théories que put défendre en son temps Julien l'Apostat (361-363), ils commettent un bel anachronisme¹⁶⁵, et le retournement qu'ils prétendent achever n'est pas convaincant même quand Paul Adam prétend le formaliser : si les Grecs ont été vus pendant des siècles comme des schismatiques, dit-il en substance, c'est que personne n'avait compris qu'ils se rattachaient, sans le dire, à la *gnôsis*, « la connaissance Suprême des rythmes qui scandent l'harmonieuse gravitation des existences sidérales », ce qui dans son esprit les

grandit jusqu'au ciel. « Que le peuple de Byzance se passionnât jusqu'au meurtre pour de pareilles questions », poursuit-il, « cela indique au moins qu'il fut le peuple le plus intelligent de l'époque historique¹⁶⁶ ». On s'accordera sans peine pour dire que ces flatteries ne marquent guère de progrès dans la compréhension de l'orthodoxie byzantine.

L'autre pôle incontournable au point de dominer parfaitement la totalité de nos œuvres, c'est la figure de la femme byzantine. En première approximation, si l'on revient à l'histoire de la littérature, on pourrait comprendre cette présence comme un ultime avatar de la femme orientale. Flaubert, tant avec *Salammô* qu'avec *Hérodias* en 1877 (Salomé), avait donné leur plastique littéraire à ces nouvelles odalisques. Mais à côté de cet orientalisme païen, poursuivi par exemple par Pierre Louÿs dans *Aphrodite* en 1896¹⁶⁷, on voit la femme de la décadence romaine prendre une place croissante dans la littérature, et culminer, pour l'Occident, dans le personnage de Messaline dont l'histoire fournit à Alfred Jarry (1873-1906) en 1901 l'intrigue d'un roman célèbre¹⁶⁸. Au-delà du monde latin, Byzance offrait toujours des chemins à découvrir : ceux de l'alliance à la fois entre un christianisme de l'altérité, un Orient antique appréhendé jusque-là dans ses cadres romano-hellénistiques, et un Moyen Âge affranchi de la tutelle occidentale qui avait pesé sur le premier dix-neuvième siècle romantique. À ce cadre nouveau, il fallait donc une femme neuve. Celle-ci concentre une bonne part des éléments déjà cités, et on pourrait parfaitement utiliser les mots de Rachilde décrivant la Sophia de Paul Adam pour la caractériser : « successivement mystique, courtisane et amazone, (elle) est une curieuse créature peinte sur fond de verrières illuminées par un soleil de sang »¹⁶⁹. La mystique et le goût du sang viennent d'être évoqués. Courtisane, une impératrice peut l'avoir été comme Théodora ou Théophano¹⁷⁰, et une sainte également, comme Thaïs. La princesse Eudoxie d'Henri Mazel, « ordure des ports byzantins¹⁷¹ », s'offrait dans sa jeunesse à Constantinople sur l'Augustéon ; et toutes les autres protagonistes rencontrées par ailleurs ne sont jamais loin de faillir. Mais au-delà d'une sensualité inaltérable, reflet d'une vision masculine complaisante et fantasmée, il semble plus intéressant de s'attarder sur le visage de l'amazone. Que cette femme byzantine, impératrice de fonction ou d'apparence¹⁷², entretienne avec le pouvoir et l'État un rapport de fascination et d'identification, c'est là une évidence¹⁷³ (pl. XVII). Rien de plus révélateur que le plaisir sensuel d'Irène à manier les foules :

L'amour de faire vibrer un peuple au souffle de son esprit la tenait haletante et pâmée quand la foule approbative poussait à elle ses flots humains secoués de clameurs favorables. Elle sentait le cœur lui faillir, le froid de la mort pénétrer sa chair tressillante. Elle communiait presque sous les espèces sensuelles, elle, principe actif et fécondant, avec cette foule passive, enthousiaste comme une amante, et palpitante comme l'épouse à l'approche de l'époux¹⁷⁴.

Il y a dans cette communion avec le pouvoir un aspect mystique évident. Après avoir été initiée lors d'une cérémonie paulicienne, rentrant à Constantinople, « Sophia [...] se crut la ville entière, folle ou sage, victorieuse ou mourante¹⁷⁵ ». Dans la *Byzance* de Jean Lombard, on s'aperçoit très tôt que ce n'est pas le descendant mâle de Justinien, Oupravda, sans postérité lui-même, qui porte l'âme d'un conquérant au trône, mais bien sa sœur, Viglinitza, dont la folie sexuelle s'explique par la volonté de pérenniser l'empire, de gagner elle-même le *kathisma*¹⁷⁶. Même perspective chez Henri Mazel, dont l'Eudoxie rêve de trône impérial depuis l'Afrique, et qui promet à Kaldhoum, « patrice de la Byzacène » : « Je te donnerai Carthage qui se révolte en mon nom contre le Khalife, tu seras basileus d'Afrique, peut-être, un jour, empereur romain ! N'es-tu pas, par moi, l'héritier de Basile l'Invincible, l'idole des Bleus, le protégé des moines iconolâtres¹⁷⁷ ? » La sexualisation du pouvoir et l'enivrement physique qu'il y a à l'incarner ou à en rêver font singulièrement de l'empire byzantin une affaire de femmes, auxquelles des eunuques toujours perdants servent de contrepartie soumise et asexuée. En cela, les sœurs byzantines de Salammbô sont les véritables phares de ces romans, et viennent allonger fièrement le cortège des héroïnes viriles de la littérature française¹⁷⁸.

Abordons pour finir un dernier thème, celui de la sainteté orientale. Renan avait eu une analyse prophétique dans un compte rendu des deux volumes d'octobre des *Acta sanctorum* publiés en 1845 et 1853¹⁷⁹, en écrivant que « dans les moments d'ennui et d'abattement, quand l'âme blessée par la vulgarité du monde moderne, cherche dans le passé la noblesse qu'elle ne trouve plus dans le présent, rien ne vaut la *Vie des saints* »¹⁸⁰. Nombreux furent ceux qui se penchèrent sur les recueils hagiographiques avec attention dans les années 1890 pour en extraire telle ou telle figure orientale. On a cité plus haut Anatole France pour Thaïs et Euphrosine ; mais on pourrait multiplier les renvois à ses romans où l'hagiographie occupe une place centrale¹⁸¹. Francis Vielé-Griffin (1864-1937) et Remy de Gourmont, deux écrivains symbolistes, s'emparèrent chacun du personnage de saint Phocas le Jardinier pour bâtir deux courts

récits qui n'ajoutent, il est vrai, rien aux notices des synaxaires¹⁸². La figure du stylite, toujours populaire, reste utilisée dans les romans du dix-neuvième siècle avec prolixité¹⁸³, mais seul Paul Adam adapte les *vitae* byzantines avec quelque profondeur. Dans l'ensemble, la sainteté est finalement un objectif très secondaire des personnages de nos œuvres; les saints y sont la plupart du temps malmenés, et il n'est pas rare qu'ils doivent de force y chuter. Les analyses littéraires de ce thème étant suffisamment nombreuses¹⁸⁴ – et celui-ci n'étant que rarement spécifiquement byzantin – on se bornera à constater qu'aucune œuvre ne tient sur cet aspect la comparaison avec ce qui demeure leur prototype inégalé, la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert.

Le mode de fabrication que nous venons de décrire ne souffre que peu d'exception; mais le roman byzantin étant aussi un roman historique, il faut encore s'interroger sur les liens qu'il entretient avec l'histoire.

Littérature et historiographie, une œuvre commune?

Ce que doivent les écrivains à l'histoire

Une analyse prosopographique poussée serait à mener pour juger des relations personnelles établies entre les écrivains et les historiens byzantinistes: le cadre d'une telle étude dépasse le nôtre, et l'on ne s'attachera pas davantage à donner la liste des travaux ayant pu inspirer nos auteurs¹⁸⁵. Par leur rôle social et intellectuel, leur accès privilégié à la presse et plus largement par leur notoriété, Alfred Rambaud, Gustave Schlumberger, Charles Diehl et dans une moindre mesure Louis Bréhier, forment du moins le brellan carré des savants de notre période. Alfred Rambaud faussa pourtant précocement compagnie aux études byzantines – motif de regret pour ses collègues¹⁸⁶ – pour se consacrer à la Russie (son *Histoire de la Russie* de 1877 fut longtemps un classique), aux colonies (collaborateur de Jules Ferry et auteur de *La France coloniale* en 1886), à la presse (directeur de la *Revue Bleue*) puis à la politique (sénateur en 1895 et ministre de l'Instruction Publique de 1896 à 1898); il demeura toutefois une référence incontournable par son *Constantin Porphyrogénète*, déjà cité. Gustave Schlumberger occupe quant à lui une place singulière: il fut d'abord un grand mondain, et le souvenir de ses amitiés au sein de la meilleure société européenne occupe deux épais volumes de mémoires qui furent publiés après sa mort en 1934. Quelques grands noms des lettres y trouvent place: Victorien Sardou, dont il fut le grand

ami et auquel il confesse ne rien avoir appris sur l'histoire byzantine, tant l'érudition du dramaturge était grande¹⁸⁷; Maupassant, auquel le savant demanda un article dans le *Figaro* pour son *Nicéphore Phocas*¹⁸⁸ qui « fit vendre, en trois jours, plus d'exemplaires de ce gros livre que ne l'avaient fait, depuis deux mois, tous les racontars des autres journaux¹⁸⁹ ». S'il jugea très sévèrement Paul Adam – qui fut pourtant son lecteur¹⁹⁰ – et ses « livres torrentueux¹⁹¹ », il fut longtemps proche de Paul Bourget (1852-1935), qui le lui rendit mal en faisant échouer son élection à l'Académie française, et de Maurice Barrès (1862-1923) dont il conserva l'amitié jusqu'au bout. Ces deux derniers auteurs figurent dans la liste des souscripteurs au volume d'hommages qui lui fut présenté en 1924 à l'occasion de ses quatre-vingt ans¹⁹². Hugues le Roux lui dédia enfin ses *Amants byzantins*. La relation la plus étonnante fut pourtant celle qu'il entretenait avec Léon Bloy. Les deux hommes ne se rencontrèrent jamais, mais Bloy, enthousiasmé par la lecture de la tétralogie du savant consacrée au ^xe siècle¹⁹³ que Schlumberger lui avait fait envoyer à sa demande, y consacra un ouvrage entier¹⁹⁴. À de nombreux endroits de son journal qui parut régulièrement à partir de 1898, et dans lequel l'écrivain catholique éreintait la quasi-totalité de ses contemporains, Schlumberger trouvait une place protégée, et les preuves d'un respect indéfectible – malgré quelques égratignures pour son protestantisme. « Schlumberger est un historien amoureux, et c'est décidément ce qu'on peut dire de plus fort », écrivait ainsi Bloy, pour qui l'érudit voyait « surtout l'histoire en poète »¹⁹⁵. L'académicien montre d'ailleurs dans ses *Souvenirs* une grande fierté du jugement par lequel l'écrivain termina le long commentaire de ses études byzantines : « Tout le monde est de l'Institut. Seul Gustave Schlumberger est auteur de l'*Épopée Byzantine* »¹⁹⁶. Retenons ici qu'à travers la société du temps, comme à travers la presse – la plupart de ses articles furent repris dans les *Récits de Byzance et des croisades* en 1916 et 1922¹⁹⁷ – l'historien irrigua l'opinion lettrée d'un élan d'intérêt continu pour Byzance¹⁹⁸.

Paul Adam et Maxime de Constan dédièrent pour leur part des romans à Charles Diehl¹⁹⁹; ce dernier à plusieurs reprises a jugé favorablement l'œuvre d'Adam, et dans un numéro spécial des *Belles Lettres* dédié au romancier en 1924, il lui consacra un article au titre révélateur, « L'historien de Byzance », particulièrement flatteur²⁰⁰. Diehl n'hésitait pas à donner sur l'histoire byzantine de nombreuses contributions à une presse demi-savante et généraliste : il collabora ainsi régulièrement à la *Revue Encyclopédique*, *La Grande Revue*, *La Revue des Deux Mondes*,

et *La Revue bleue*²⁰¹. Ancien élève de l'École Normale Supérieure de la promotion de 1878, où il fut classé entre Jaurès et Bergson²⁰², il conserva enfin une place d'importance dans la société intellectuelle parisienne. Mais nous ne détaillerons pas plus avant cette influence, qui s'exerce ici dans un sens attendu, des historiens vers les lettres.

Ce que doivent les historiens à la littérature

Car le caractère beaucoup plus surprenant de notre littérature byzantine, c'est qu'elle est très loin d'attendre des études définitives pour s'aventurer sur le terrain historique. On doit remarquer, voire souligner avec force, l'antériorité de nombreux écrivains, dans les sujets qu'ils choisirent, sur les travaux savants. La *Théodora* de Victorien Sardou de 1884, devança la plupart des études sur le règne de Justinien, notamment celles d'Antonin Debidour, d'Henri Houssaye, de Charles Diehl²⁰³. Anatole France, mettant Thaïs sur le devant de la scène en 1890, n'attendit pas que le dossier de la sainte fût éclairci par François Nau en 1903²⁰⁴. Jean Lombard, pour sa célèbre *Byzance* de 1890 qui se déroule tout entière sous Constantin V, n'eut pas accès à la monographie de son homonyme Alfred Lombard, concernant ce même empereur, qui ne parut qu'en 1902²⁰⁵. Remy de Gourmont ou Francis Vielé-Griffin traitant de Phocas le jardinier en 1895 et 1898, ne purent pas lire, s'ils en avaient eu la curiosité, le bollandiste Charles Van de Vorst qui défricha le terrain de la tradition hagiographique seulement en 1911²⁰⁶. Paul Adam enfin, pour *Basile et Sophia*, en 1900, n'eut pas connaissance de l'ouvrage d'Albert Vogt sur Basile I^{er}, paru huit ans plus tard²⁰⁷. Autant dire que la mode byzantine ne dépendit pas servilement de l'actualité historiographique.

Au contraire, les œuvres que nous avons présentées sont citées par les historiens, et semblent à l'occasion stimuler leurs travaux. Prenons l'exemple de l'historien Antonin Debidour, qui avait soutenu à la Sorbonne en 1877 une courte thèse en latin sur *Théodora*²⁰⁸ dans laquelle il reconsidérerait la valeur des *Anekdotà* de Procope pour en diminuer la portée. Sarah Bernhardt une fois sur scène en décembre 1884, l'auteur se hâta dans les mois suivants de réviser et de traduire son ouvrage pour le plus grand nombre, dans un livre dont la préface est une réponse non dissimulée à l'actualité théâtrale²⁰⁹. Peut-on invoquer le hasard si Henri Houssaye (1848-1911), spécialiste de l'antiquité grecque avant de devenir célèbre pour ses travaux sur le Premier Empire²¹⁰, publia un long article sur *Théodora* en

février 1885 dans la très lue *Revue des Deux Mondes*²¹¹? Non, puisque dans la reprise de cet article en volume cinq ans plus tard, le texte portait justement une dédicace à Victorien Sardou qui « a exhumé Théodora de la poussière des chroniques pour la faire revivre dans Byzance relevée de ses ruines²¹²! ». Plus étonnant à nos yeux est l'importance que donna Charles Diehl au même dramaturge dans sa monographie consacrée à Justinien qui parut en 1901. Dans son deuxième chapitre, l'historien sonne une charge retentissante contre Sardou : « J'imagine que l'impératrice Théodora, si elle revenait en ce monde, serait peu flattée du rôle qu'on lui prête et de la gloire posthume qu'il lui a value » écrit-il ; « la Théodora du drame n'a, sauf le manteau fameux copié sur la mosaïque de Ravenne, presque aucun trait de ressemblance avec l'impératrice de Byzance »²¹³. Piqué, l'auteur dut se défendre dans la presse à la faveur de la reprise de la pièce, en janvier 1902²¹⁴; mais n'est-ce pas également la conjonction de ce succès théâtral et de cette mode des romans byzantins qui poussa Diehl à consacrer à Théodora en 1904 une monographie là encore accessible au grand public, sans aucune note ni bibliographie²¹⁵ (pl. XVI)? Diehl se préoccupa tout autant de l'*Irène* qu'avait peinte Paul Adam, et jugea que c'était un « pittoresque et magistral roman »; mais quand à son tour il composa l'histoire de cette impératrice, il se sentit obligé de tenir compte des positions de l'écrivain pour le corriger²¹⁶. L'historien savait le rôle des lettres pour la diffusion d'un savoir élémentaire. Premier titulaire de la chaire d'histoire byzantine en Sorbonne, il déclara ainsi lors de sa leçon inaugurale en 1899 que « bientôt, s'il plaît à Dieu, à Sardou et à Sarah Bernhardt, Byzance sera tout à fait à la mode : la curiosité d'un ingénieux écrivain, le talent d'une grande actrice auront plus fait que beaucoup de savants livres pour réhabiliter parmi nous l'empire grec d'Orient²¹⁷ ». C'est un dernier reflet de ce dialogue que l'on trouve dans la vie de Basile I^{er} que Diehl dessine dans ses *Figures byzantines* : au moment de conclure, ne renvoie-t-il pas ainsi à un roman de Maurice Barrès, voyant dans la Byzance du ix^e siècle, « Du sang, de la volupté et de la mort »²¹⁸?

Assurément, si les historiens se sentent tenus de répondre aux romanciers, c'est que ces derniers disposent le plus souvent d'une culture classique de base comparable à celle des premiers ; leur formation est commune, et leurs parcours moins éloignés qu'il nous paraîtrait aujourd'hui. L'accès aux sources publiées n'étant pas alors réservé aux seuls spécialistes, les écrivains avaient, à leur mesure, la possibilité de produire un discours de teneur historique. L'exemple de Paul Adam, qui maîtrisait grec et

latin, nous paraît le plus spectaculaire. Pour écrire ses romans byzantins, il traduit de nombreux passages des chroniqueurs à partir de la *Patrologie grecque*²¹⁹, en particulier la *Chronographie* de Théophane le Confesseur²²⁰. Pour ses portraits d'Irène, il s'inspire des médailles conservées à la Bibliothèque Nationale²²¹. Dans *Basile et Sophia*, il fait montre d'une bonne connaissance des sources grecques de la vie de Basile I^{er}, qu'il peut soit transposer mot pour mot, comme pour l'arrivée de Basile au monastère de Saint-Diomède à Constantinople²²², soit en jouer avec plus de liberté, renommant Damélis la célèbre Danielis du Péloponnèse²²³. Il puise pour compléter ses connaissances dans l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau²²⁴ ou chez Du Cange²²⁵. Entre les *Princesses byzantines* de 1893 et *Irène et les eunuques* de 1907, le romancier a continué d'approfondir ses recherches²²⁶ : il consacre ainsi dans ce dernier roman près de cinq pages à saint Philarète, à la faveur du concours de beauté organisé par la mère de Constantin VI pour doter celui-ci d'une épouse, concours que remporta la petite-fille du saint, Marie d'Amnia²²⁷. Ce n'est pas sans surprise que l'on découvre que ces pages sont en fait une traduction fidèle du texte de la *Vie de Philarète*. On sait pourtant que la première traduction française de ce monument de la littérature grecque ne fut pas disponible avant l'édition critique de Fourmy et Leroy en 1934²²⁸. Mais entre 1893 et 1907, l'actualité de Philarète avait été soutenue dans le monde savant : Charles Loparev avait publié quelques extraits d'un premier manuscrit dans une revue russe en 1897, Alexandre Vasiliev la première édition d'une deuxième version métaphrastique dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople* en 1900, tandis que G. Cugnoni avait en 1901 traduit en italien un troisième témoin manuscrit²²⁹. Autant de documents qui paraissaient à première vue hors de portée d'un écrivain à succès : il faut pourtant reconnaître à Paul Adam le mérite d'avoir fourni, chose paradoxale, dans un roman, la première traduction française de passages de la *Vie de Philarète le Miséricordieux*.

Tous ne sont pas allés aussi loin, il est vrai : mais Victorien Sardou étudia avec une grande attention le texte des *Anekdotia* de Procope tel qu'Isambert l'avait traduit, pasticha pour faire parler Théodora les *Dialogues des courtisanes* de Lucien, et donna lui-même les indications du décor, sans compter les ouvrages comme ceux de Marrast qu'il avait assimilés²³⁰. Si Anatole France a pu trouver l'histoire de Thaïs dans les populaires *Vies des pères du désert*, il est tout à fait possible qu'il ait aussi consulté les notices consacrées à saintes Thaïs et

Euphrosyne par les Bollandistes dans les *Acta sanctorum* qu'il mentionne à l'occasion²³¹.

On ne peut plus alors parler simplement de «la Byzance naïve des rêveries *fin de siècle*» selon l'expression d'Yves Bonnefoy²³², car lorsque Paul Adam s'emporte contre d'Alembert et son jugement sur les historiens byzantins²³³, quand Léon Bloy écrit un volume entier pour mieux exposer sa passion pour Byzance²³⁴, lorsque *La Revue des Deux Mondes*²³⁵, *Le Temps*²³⁶, ou *Le Figaro* encore, rendant compte de l'actualité littéraire, y trouvent l'occasion de plaider avec vigueur – et parfois contre les nouveaux *topoi* littéraires décadents – la révision du procès fait depuis Voltaire à Byzance, on comprend que la littérature et l'histoire convergent, et font œuvre commune. Qu'importent alors les hésitations, qu'importe si Jean Lombard fait de l'hymne *akathistos*²³⁷ un chant d'hippodrome, ou si Henri Mazel croit pouvoir faire éduquer une princesse durant dix-huit ans dans les monastères du Mont Athos²³⁸. Ces romans n'avaient pas souci d'exacte vérité. Mais nous avons du moins un témoignage de ce que, dans ce tournant de siècle où les fortifications séparant les disciplines ne sont pas parfaitement achevées, la littérature prend la pose de l'érudition, comme l'histoire prétend à la littérature. Plus que les productions savantes en tout cas, nos romans ont au moins, peut-on avancer, posé brusquement Byzance en plein centre de l'actualité littéraire et historique, face à l'opinion.

Qu'est-ce enfin que le *byzantinisme fin de siècle*?

Tentons maintenant de résumer. Byzance n'a pas surgi du goût des romantiques pour les ruines et on ne s'est jamais lamenté dans nos œuvres sur sa disparition : elle n'est donc pas une nostalgie. Selon une façon littéraire prise chez Flaubert, les romanciers qui la ressuscitent se sont opposés au drame chrétien de l'antiquité tardive que, le premier, Chateaubriand avait porté à son sommet. La nouvelle Byzance n'est pas plus le produit d'une littérature de voyageurs, dont les relations sont justement absentes de notre corpus : ceux-ci ignorent Byzance, car s'ils vont à Constantinople, ils y voient l'Orient ottoman²³⁹, et s'ils voyagent en Grèce, ils n'y croisent que l'Antiquité classique. Une troisième voie était encore possible, celle d'un intérêt pour la Grèce contemporaine et orthodoxe, enflammée par sa *Grande Idée* – un rêve géographique non déguisé de restauration de l'empire byzantin. Mais il a suffisamment été montré que dans le philhellénisme – voire dans le *mishellénisme* – français,

Byzance est refoulée, sinon inconnue²⁴⁰ : nos *byzantins* parisiens n'ont donc pas saisi, c'est une évidence, la Byzance de la jeune conscience néohellénique²⁴¹. Les œuvres étudiées paraissent donc sourdre d'un imaginaire occidental renouvelé, et la question évolue ainsi : dans quelle mesure l'Empire byzantin dans les lettres pourrait-il relever de l'*orientalisme*, cette invention de l'Orient par l'Occident, qu'a étudié Edward Saïd²⁴² ? Cet auteur a lui-même esquivé la question en ignorant avec une application déconcertante l'espace méditerranéen de passé grec, mais l'hypothèse n'est pas pour autant à repousser du revers de la main. Du moins, les reconstitutions proposées par nos romanciers sont d'évidence trop détachées de toutes observations *in situ* – qui ne peuvent alors elles-mêmes être déformées – pour que l'on puisse avancer l'explication d'un regard commun sur Byzance. Les choses sont plus complexes, plus mélangées : à côté de l'*orientalisme décadent* (de déviation), il faudrait paradoxalement, tant cette littérature en prend la pose, parler aussi d'un *orientalisme scientifique* (de reconstitution), par rapport à l'*orientalisme* somme toute *colonial* (d'expérience) qu'étudie Saïd. Cet *orientalisme scientifique*, au risque de nous répéter, n'est d'ailleurs pas une exception byzantine : sa source, à nouveau, se trouve en *Salammbô*²⁴³.

Renversons maintenant la perspective : pourquoi Paris se révéla-t-elle une terre fertile au *byzantinisme* littéraire l'espace d'une génération ? Un contemporain, Paul Radiot, avait tenté en 1894 de répondre précocement à cette question, dans un article de la *Revue blanche*, « Notre Byzantinisme »²⁴⁴. Il s'interrogeait : « Peut-on dire que cette profonde *altération de l'âme* qui, jadis, concentra son foyer de contagion sur la rive du Bosphore, a son exacte bouture et croissance dans le Paris d'aujourd'hui ?²⁴⁵ » Son diagnostic était le suivant : le *byzantinisme* parisien est une anarchie résultant d'une multiplication des savoirs et des expériences que l'esprit est devenu incapable de hiérarchiser. Faute d'une âme unifiant les divisions croissantes du monde connu, le *byzantin* s'en remet aux sens, non par décadence, mais comme sous le poids d'une fatigue qui le dispense d'appréhender le tout, pour le laisser face aux détails. Conséquence : le goût, l'harmonie, l'ordonnance, sont abandonnés ; le *byzantinisme* est une déviation, une déconstruction du monde dont la rectitude a été brouillée, une pulvérisation dont les conséquences sont ensuite l'amalgame, la collection, et le fragment, que sous-tend une curiosité universelle et vaine – comme en sorte ce qui séparerait, dans la perception de l'art, la raison des sens. Cette analyse, qui devance de presque soixante ans celle déjà citée de

Vladimir Jankélévitch, n'exclut pas la réconciliation avec la Byzance des lettres. Celle-ci, bicéphale à son tour, n'aurait pu prendre vie sans la rencontre, à un moment unique, d'un *byzantinisme* parisien que l'on vient de caractériser et d'un *byzantinisme* historiographique neuf – l'équilibre entre ces deux faces variant selon chacune des œuvres étudiées. On l'a dit, ce n'est guère une connaissance parfaite de l'empire de Constantin que ce petit pré-carré de la littérature contemporaine, qu'il ne faudrait pas trop élargir délibérément²⁴⁶, a contribué à diffuser : il est territoire d'art plus que d'histoire. Mais par la nature du refuge choisi, ces œuvres nous tendent comme un miroir dominant Constantinople, où se refléteraient, pour le décor, non les coupoles des églises de la Ville, mais celles des pavillons parisiens des Expositions de 1889 ou de 1900, et pour les mœurs moins celles de figures byzantines, que les fantasmes libérés de la Troisième République. Marcel Proust (1871-1922) nous a laissé un beau témoignage d'un tel mécanisme imaginaire. La rencontre de soldats africains et indiens, près du palais du Trocadéro, dans le Paris de la première guerre mondiale, suffisait, écrit-il, « pour que de ce Paris où je me promenais je fisse toute une imaginaire cité exotique, dans un Orient à la fois minutieusement exact en ce qui concernait les costumes et la couleur des visages, arbitrairement chimérique en ce qui concernait le décor ». Plus loin, ajoute-t-il, « j'imaginai que la Seine coulant entre ses ponts circulaires, faits de leur plateau et de son reflet, devait ressembler au Bosphore »²⁴⁷. Le *byzantinisme fin de siècle* est un peu de cela : une divagation essentiellement parisienne, suivant au gré d'une rencontre « le Copronyme et le Tueur de Bulgare²⁴⁸ », qu'habille une érudition byzantine neuve – savoir que l'on n'hésite pourtant pas, à l'occasion et poussé d'enthousiasme, à devancer.

NOTES

1. Charles DIEHL, Byzance dans la littérature, *La Vie des peuples* 3 (1921), p. 676-687, repris dans Id., *Choses et gens de Byzance*, E. de Boccard, Paris, 1926, p. 231-248 ; Louis BRÉHIER, Byzance dans l'opinion et la littérature, *Revue de la Méditerranée* 13 (mai-juin 1946), p. 257-272.
2. Quelques pièces du dossier données par Pierre MOREAU en annexe de Gustave FLAUBERT, *Salammô*, (Michel Lévy, 1862), Folio, Paris, 1970, p. 483-497.
3. Mario PRAZ, *La Chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle*, (Florence, Sansoni, 1948), Denoël, Paris, 1977 pour la trad. française.
4. Voir plusieurs contributions récentes et la bibliographie rassemblée dans *Byzantinische Stoffe und Motive in der europäischen Literatur des 19. und 20. Jahrhunderts*, éd. Evangelios KONSTANTINOU, Peter Lang, Francfort, 1998 (*Philhellenische Studien* 6) ; *Byzantium and the Modern Greek Identity*, éd.

- David RICKS et Paul MAGDALINO, Ashgate, Aldershot, 1998; *Through the Looking Glass. Byzantium through British Eyes*, éd. Robin CORMACK et Elisabeth M. JEFFREYS, Ashgate Variorum, Aldershot, 2000.
5. L'ouvrage de référence est désormais celui de Marie-France DAVID, *Antiquité latine et décadence*, Honoré Champion, Paris, 2001 (*Romantisme et modernités* 38) – issu d'une thèse soutenue en 1998 à l'Université Paris IV – que l'on peut compléter par une autre thèse d'Agathe de LONGEVIALLE, *Le Roman de Rome : antiquité et décadence dans la littérature française à la fin du dix-neuvième siècle*, Université Paris III, 1999. Jean ROUDAUT a donné quelques pages d'intérêt sur le roman byzantin dans « Sailing to Byzantium », *Critique* 543-544, août-septembre 1992, p. 634-640.
6. Ceci été montré de façon convaincante dans les chapitres V et VIII de l'ouvrage de Claude DIGEON, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, PUF, Paris, 1959.
7. RAMBAUD, *L'Empire grec : Constantin Porphyrogénète*, A. Franck, Paris, 1870. Cette étude eut un retentissement très supérieur à celles de L. DRAPEYRON, *L'Empereur Héraclius et l'Empire byzantin*, Ernest Thorin, Paris, 1869, et d'Alphonse COURET, *La Palestine sous les empereurs grecs (326-636)*, F. Allier, Grenoble, 1869, qui témoignent tout autant du retour en force de Byzance dans l'historiographie française.
8. Alfred RAMBAUD, *L'Empire grec au dixième siècle*, cité n. 7, resp. p. vii et xii.
9. Gustave SCHLUMBERGER, *Mes Souvenirs*, Plon, Paris, 1934, t. 1, p. 252.
10. Dans un article remarquable et peu connu : Louis BRÉHIER, Le développement des études d'histoire byzantine du XVII^e au XIX^e siècle, *Revue d'Auvergne* 18 (1901), p. 1-34, ici p. 21.
11. Outre les articles de Charles DIEHL et de Louis BRÉHIER déjà cités et pour un cadre dépassant la France, voir les pages consacrées au développement des études byzantines dans A. VASILIEV, *Histoire de l'empire byzantin. Tome I (324-1081)*, A. Picard, Paris, 1932, p. 1-51 et Georges OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, Payot, Paris, 1963, p. 25-47.
12. Voir désormais *Byzance retrouvée. Érudits et voyageurs français (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Catalogue de l'exposition tenue à la chapelle de la Sorbonne à Paris du 13 août au 2 septembre 2001, EHESS – Publications de la Sorbonne (diff. de Boccard), Paris, 2001.
13. Cf. Nicolas PETIT, La Byzantine du Louvre, dans *Byzance retrouvée*, cité n. 12, p. 70-80.
14. Nicolas DESFONTAINES, *Bélisaire. Tragi-comédie*, A. Courbé, Paris, 1641; Jean ROTROU, *Le Bélisaire [sic]. Tragi-comédie*, A. de Sommaville et A. Courbé, Paris, 1644. L'œuvre de La Calprenède n'a apparemment pas été imprimée, cf. *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey, t. 18, 1994, c. 1454.
15. Pierre CORNEILLE, *Héraclius, empereur d'Orient. Tragédie*, A. Courbé, A. de Sommaville ou T. Quinet, Rouen et Paris, 1647.
16. Jean de CAMPISTRON, *Andronic. Tragédie*, Thomas Guillain, Paris, 1685. Selon Louise GODARD de DONVILLE, dans le *Dictionnaire du Grand Siècle*, éd. François BLUCHE, Fayard, Paris, 1990, p. 261, la pièce fut représentée 244 fois.
17. Louis COUSIN, *Histoire de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'Empire. Traduite sur les originaux grecs par M. Cousin, Président en la Cour des Monnoies*, Damien Foucault, Paris, 1672-1674, 8 t. Cf. Madame de SÉVIGNÉ, *Lettre à Madame de Grignan du 18 août 1677*, in EAD., *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1973, t. 2, p. 526, passage remarqué par BRÉHIER, *Byzance...*, cité n. 1, p. 257.
18. FLÉCHIER, *Histoire de Théodose*, S. Mabre-Cramoisy, Paris, 1679.

19. Guillaume GRELOT, *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople*, P. Rocolet, Paris, 1680, ouvrage qui connut une première réédition en petit format (in 12°) au même éditeur dès 1681.
20. Charles de MONTESQUIEU, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1951, p. 196.
21. *Ibid.*, p. 198.
22. *Ibid.*, p. 199.
23. *Ibid.*, p. 203. Le silence des byzantinistes sur Montesquieu fut souvent gêné. Si Paul LEMERLE, Montesquieu et Byzance, *Le Flambeau* 31 (1948), p. 1-8 (ex. tiré à part), voit dans l'ouvrage des « faiblesses évidentes », des « lacunes », et des « partis pris, qui sont ceux du temps, et viennent en réaction quasi naturelle du siècle précédent », il n'en juge pas moins que les *Considérations* « constituent le premier essai d'une histoire générale de Byzance », et que « la lecture de ces chapitres, irritante parfois, est cependant toujours excitante pour l'esprit » (p. 8 du tiré à part). Le spécialiste de la Roumanie vénitienne Freddy THIRIET, dans : Montesquieu et l'histoire byzantine, *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 5 NS, 1956, p. 193-197, affirme en des termes très proches que Montesquieu « a su voir l'essentiel » de l'histoire byzantine (p. 196).
24. VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Classiques Garnier, Paris, 1963, resp. p. 304 et p. 799.
25. *Ibid.*, p. 304.
26. *Ibid.*, p. 408-409.
27. Jean-François MARMONTÉL, *Bélisaire*, Merlin, Paris, 1765.
28. VOLTAIRE, Irène, dans Id., *Œuvres complètes, Théâtre*, Baudouin Frères, Paris, 1829, t. 7, p. 47.
29. Charles LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire*, Dessaint et Saillant, Paris, 1757-1778. C'est Hubert-Pascal Ameilhon (1730-1811) qui acheva l'œuvre interrompue par la mort de Lebeau (30 volumes au total).
30. Edward GIBBON, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, traduite de l'anglais [...] par M. F. Guizot*, Maradan, Paris, 1812. Sur Gibbon, dont l'œuvre fut composée de 1770 à 1787, et sur sa postérité, la bibliographie est écrasante : citons seulement le volume collectif *Edward Gibbon and the Decline and Fall of the Roman Empire* publié par la revue *Dædalus*, 105, 1976, et aussi l'article d'Arnaldo MOMIGLIANO, *After Gibbon's Decline and Fall*, dans *Age of Spirituality: A Symposium*, éd. K. WEITZMANN, The Metropolitan Museum of Art-Princeton University Press, New York, 1980, p. 7-16.
31. BRÉHIER, Byzance..., cité n. 1, p. 259.
32. de MAISTRE, *Du pape*, (Lyon, Rusand, 1819), Droz, Genève, 1966, p. 333. La pensée de l'auteur sur les Églises orientales a été étudiée (non sans a priori favorable) par l'assomptionniste Martin JUGIE, *Joseph de Maistre et l'Église gréco-russe*, Maison de la Bonne Presse, Paris, 1922.
33. de MAISTRE, *Du pape*, cité n. 32, p. 331.
34. *Ibid.*, p. 333. Cette charge ne saurait venir de Voltaire : voir pour s'en convaincre le portrait-charge de l'écrivain dressé par de Maistre dans *Les Soirées de Saint-Petersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, (Librairie grecque, latine et française, 1821), Éditions de La Maisnie, Paris, 1980, t. 1, p. 209-213.
35. François-René de CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*, (Le Normant, Paris, 1811) in Id., *Œuvres romanesques et voyages*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1969, t. 2, p. 945.

36. *Ibid.*, p. 944.
37. Voir ainsi *Eudoxie, fille de Bélisaire, roman historique traduit de l'espagnol par Toussaint Lardillon*, Cottin, Paris, 1802, 2 t., ou Pierre-Salomon de VAQUIER-LIMON, *Théodora, femme de Justinien, roman historique*, P. Mongie et Delaunay, Paris, 1814, 2 t.
38. Vincent-Marie Viénot de VAUBLANC, *Le Dernier des Césars*, Firmin Didot, Paris, 1819. L'ouvrage est alors anonyme; le nom de l'auteur ne sera donné que par la seconde édition de 1836.
39. *Ibid.*, p. 5.
40. *Ibid.*, p. xiii.
41. Auguste ANICET BOURGEOIS et Joseph-Philippe LOCKROY, *L'Impératrice et la juive*, Paris, 1834. Texte conservé dans le répertoire des pièces jouées au théâtre de la Porte Saint-Martin (Bibliothèque de l' Arsenal à Paris, cote 4°B 3838).
42. Voir en dernier lieu Shaun TOUGHER, *The Reign of Leo VI (886-912). Politics and People*, The Medieval Mediterranean 15, Brill, Leyde-New York-Cologne, 1997. On sait que seule la quatrième femme de Léon, Zoé Karbonopsina, épousée en 906, donna un héritier à l'empire, Constantin VII.
43. À peine la guerre de Crimée (1854-1856) donna-t-elle à un certain Auguste CORNÉILLE l'occasion de publier deux poèmes patriotiques regroupés sous le titre *Les Byzantines*, Imprimerie centrale de Napoléon Chaix et C^e, Paris, 1855. L'auteur y appelait les Turcs, appuyés par les Français et les Anglais, à défendre une Byzance imaginaire – un empire ottoman moribond placé sous tutelle occidentale? – menacée par le péril russe.
44. François-René de CHATEAUBRIAND, *Les Martyrs ou le Triomphe de la Religion chrétienne*, Le Normant, Paris, 1809.
45. Voir l'analyse de M.-Fr. DAVID, *Antiquité latine*, cité n. 5, p. 13-25, qui étudie la filiation des romans chrétiens antiquisants depuis *Les Martyrs* jusqu'au célèbre *Quo Vadis? Roman des temps néroniens* de Henryk SIENKIEWICZ, traduit en français aux Éditions de la Revue blanche en 1900.
46. Gustave FLAUBERT, *Lettre à Sainte-Beuve (décembre 1862)*, repris dans *Id.*, *Salammbô*, cité n. 2, p. 486.
47. Henri-Irénée MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité. I. Le monde grec*, Points-Seuil, 1981 (7^e éd.), Paris, p. 26.
48. Cf. PRAZ, *La Chair, la mort et le diable*, cité n. 3, p. 336.
49. Gustave FLAUBERT, *La Tentation de saint Antoine*, (Charpentier, 1874), Folio, Paris, 1983, p. 74. À comparer avec Jules LABARTE, *Le Palais impérial de Constantinople et ses abords, Sainte-Sophie, le forum augustéon et l'hippodrome, tels qu'ils existaient au x^e siècle*, Victor Didron, Paris, 1861, p. 44-54.
50. Augustin MARRAST, *Esquisses byzantines*, Le Chevalier, Paris, 1874, et *Id.*, *La Vie byzantine au vr^e siècle*, Ernest Thorin, Paris, 1881.
51. Dossier rassemblé pour les *Esquisses byzantines* par Adrien PLANTÉ dans son introduction à Augustin MARRAST, *La Vie byzantine*, p. vi-xvii.
52. Cf. Augustin VITU, Théodora, *Le Figaro*, 25 décembre 1884 et encore *Le Figaro*, supplément littéraire du dimanche 27 décembre 1884.
53. Ainsi *Esclarmonde, opéra romanesque en 4 actes et 8 tableaux dont un prologue et un épilogue. Paroles de MM. Alfred Blau et Louis de Gramont, musique de Jules Massenet*, Opéra-Comique, Paris, 15 mai 1889, œuvre qui est une réponse à Wagner, et dont l'action, inspirée semble-t-il d'un conte médiéval du xiii^e siècle, se déroule pour partie dans un royaume mythologique nommé Byzance, où l'on trouve un empereur, Phorcas [*sic*], dont la fille séduit le chevalier Roland, sans que l'on soit loin ni de Blois, ni de la forêt des Ardennes. Cf. *L'Avant-Scène Opéra*, 148, septembre-octobre 1992.

54. Voir une photographie de la reconstitution de la *proskynèse* pour le Palais du Costume de l'Exposition Universelle de Paris en 1900 reproduite dans Michel KAPLAN, *Tout l'or de Byzance*, Découvertes Gallimard 104, Gallimard, Paris, 1991, p. 33.
55. On trouve par exemple, et non exhaustivement, dans *Le Figaro* ou *Le Gaulois* de la fin décembre 1884 (resp. du 23 au 30 et le 29 décembre) une publicité ainsi faite : « Charbonnel / Confiseur / BONBON 1885 : THÉODORA / Fantaisies pour étrennes / (*Expéditions Provinces et Étranger*) / 34, Avenue de l'Opéra, 34 ».
56. Parmi une bibliographie considérable, on peut renvoyer à l'ouvrage de François LIVI, J.-K. Huysmans. À rebours et l'esprit décadent, Nizet, Paris, 1991¹.
57. Huysmans, dans un envoi manuscrit à Paul Verlaine, qualifiait lui-même son style de « réalisme byzantin » (cité par Jean de PALACIO, *Les Hors nature* ou Byzance à Paris, préface à la réédition de RACHILDE, *Les Hors nature*, (Mercure de France, 1897), Séguier, Paris, 1994, p. 28). Huysmans décrivait dans son roman les toiles du peintre Gustave Moreau (1826-1898) et leur « architecture tout à la fois musulmane et byzantine », comme il vantait les « finesses byzantines » des vers de Stéphane Mallarmé (1842-1898) (Joris-Karl HUYSMANS, *À rebours*, (G. Charpentier, 1884), GF-Flammarion, Paris, 1978, resp. p. 104 et 220). Sur les qualités *byzantines* de Gustave Moreau, on renverra à cette remarque de Léon BLOY, « Pourquoi faut-il que la mythologie, les temps héroïques l'aient confisqué à peu près complètement ? Si j'avais à écrire sur Gustave Moreau, je m'étonnerais de ne pas trouver un seul tableau de lui inspiré par l'histoire de Byzance », *Journal I – 1892-1907* (1^{er} mai 1904), Robert Laffont, Paris, 2000, p. 560.
58. Jules-Amédée BARBEY D'AUREVILLE, *Le Constitutionnel*, 29 juillet 1884, repris dans ID., *Le XIX^e siècle. Des œuvres et des hommes*, Mercure de France, Paris, 1966, t. 2, p. 342-343.
59. « Je suis l'Empire à la fin de la décadence, / Qui regarde passer les grands Barbares blancs, / En composant des acrostiches indolents / D'un style où la langueur du soleil danse », Paul VERLAINE, « Langueur », *Le Chat noir*, 26 mai 1883, repris dans ID., *Jadis et Naguère*, Léon Vanier, Paris, 1884, cité ici dans ID., *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1957, p. 250.
60. Augusto de ARMAS, *Rimes byzantines*, Bibliothèque de la Europa y America, Paris, 1891, p. xiii.
61. Léon BLOY, *La Femme pauvre*, (Mercure de France, 1897), Folio, Paris, 1972, p. 187 et mêmes termes p. 188. Voir encore, du même, les *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, Paris, (Tresse, 1884), dans ID., *Œuvres*, Mercure de France, Paris, 1964, t. 2, qui flétrit « notre Bas-Empire intellectuel », p. 55.
62. On se doit de citer pour le monde latin le fameux livre de Jean RICHPIN (1849-1926), *Contes de la décadence romaine*, Fasquelle, Paris, 1898.
63. Peter BROWN, *Religion and Society in the Age of saint Augustine*, Londres, 1972, p. 13, trad. par Henri-Irénée MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tardive ? III^e-IV^e siècle*, Points-Seuil, Paris, 1977, p. 111.
64. Par exemple dans l'article de qualité de Bernard VALADE, *Décadence*, *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1993, t. 7, p. 63-69, ici p. 67.
65. Respectivement Élémir BOURGES, *Le Crépuscule des dieux*, E. Giraud et C^{ie}, Paris, 1884 et Joséphin PÉLADAN, *Le Vice suprême : études passionnelles de décadence*, Librairie des auteurs modernes, Paris, 1884.
66. Vladimir JANKÉLEVITCH, *La décadence, Revue de Métaphysique et de Morale* 4 (1950), p. 337-369, repris dans *Dieu, la chair et les livres. Une approche de*

- la *décadence*, éd. Sylvie THOREL-CAILLETEAU, Honoré Champion, Paris, 2000 (*Romantisme et Modernités* 37), , p. 33-63, ici p. 44.
67. *Ibid.*, p. 41. Les spécialistes des lettres aboutissent à des analyses qui rejoignent celles des anciens modèles historiographiques : ainsi Dominique MILLET-GÉRARD, Théologie de la Décadence, dans THOREL-CAILLETEAU, *Dieu, la chair et les livres*, cité n. 66, p. 167 : « La décadence est une noblesse aux repères pervers, qui fraie avec l'ignoble et le moins recommandable tout en étant obscurément en quête d'idéal ». On verra plus généralement sur cette notion l'étude de A. E. CARTER, *The Idea of Decadence in French Literature, 1830-1900*, University of Toronto Press, Toronto, 1958.
 68. Joséphin PÉLADAN, *Le Prince de Byzance. Drame romanesque en cinq actes*, Chamuel, Paris, 1896.
 69. *Ibid.*, p. 38.
 70. PALACIO, *Les Hors nature*, cité n. 57, p. 24-25.
 71. RACHILDE, *Les Hors nature*, cité n. 57, p. 195-197. Le travestissement d'homme en impératrice semble avoir été de mode, au moins dans les lettres, au tournant du siècle. Dans une scène du roman de Colette (1873-1954) (signé Willy), *Claudine en ménage*, Société du Mercure de France, Paris, 1902, l'héroïne Claudine visite avec son amante Rézi la garçonnaire de son beau-fils homosexuel Marcel. Elle y remarque alors un portrait : « C'est bien le portrait de Marcel, en dame byzantine. Un pastel assez curieux, couleur hardie sur dessin mou. Des cheveux roux en roues sur les oreilles, le front lourd de bijoux », p. 237.
 72. PALACIO, *Les Hors nature*, cité n. 57, p. 27.
 73. Jean LORRAIN, *Monsieur de Phocas*, Mercure de France, Paris, 1897.
 74. La « légende de Phocas » est présentée par David Michael OLSTER, *The Politics of Usurpation in the seventh century: Rhetoric and Revolution in Byzantium*, Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1993, p. 1-21.
 75. Jean LORRAIN, *Coins de Byzance. Le Vice errant*, Paul Ollendorf, Paris, 1902.
 76. Fernand NOZIÈRE (pseudonyme de Fernand WEYL), *L'Après-Midi byzantine. Comédie en un acte*, in *Id.*, *Trois Pièces galantes*, Dorbon Aîné, Paris, 1909, p. 9-59, ici p. 10. Le texte de la pièce a été également publié dans *Fantasio*, 56, 15 novembre 1908, p. 261-264, 297-300, 333-336 et 369-372. La pièce fut remontée le 6 mars 1914 au Théâtre Impérial à Paris. Cf. encore le dossier de presse conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, cote Rf 8668.
 77. Louis BOURDEL, *La Dispute byzantine*, Éditions de l'œuvre internationale, Paris, 1908.
 78. Juliette MARTINEAU, *Théodora de Byzance*, La Renaissance du livre, Paris, 1915.
 79. Texte publié pour la première fois dans *L'Illustration théâtrale*, 66, 7 septembre 1907.
 80. Cf. *Le Figaro*, 3 janvier 1902, p. 5, et *Le Théâtre* 75, février 1902, p. 3. Sardou réussissait avec fracas dans le même théâtre où Bourgeois et Lockroy (cf. n. 41) avaient échoué en 1834. On gagnerait d'ailleurs à comparer les deux pièces avec attention, car leurs ressemblances sont troublantes. Sardou connaissait l'existence de *L'Impératrice et la juive* comme il le révèle dans *Le Théâtre* 75, février 1902, p. 18.
 81. Voir parmi tant d'échos les articles des critiques les plus en vue : en faveur de la pièce, le journaliste et romancier Octave MIRBEAU (1848-1917), La critique et Théodora, *Le Gaulois*, 29 décembre 1884, p. 1, repris dans *Id.*, *Gens de théâtre*, Flammarion, Paris, 1924, p. 28-36 ; le tout-puissant critique dramatique Louis GANDERAX (1855-1940), Revue dramatique, *Revue des Deux Mondes* 67 (1885), p. 214-226 ; le publiciste Auguste VITU (1823-1891) dans *Le Figaro* du 25 décembre 1884, p. 1, et du 27 décembre 1884, p. 1 ; à

- l'opposé, le successeur de Sainte-Beuve aux fameux « lundis » du *Temps*, l'acrimonieux Francisque SARCEY (1827-1899), Théodora (29/12/1884), dans Id., *Quarante Ans de théâtre*, Bibliothèque des Annales politiques et littéraires, Paris, 1901, p. 113-128; et de façon plus anecdotique, on verra encore la réaction d'un jeune Viennois à Paris, Sigmund FREUD (1856-1939), « Lettre à Martha Bernays du 8 novembre 1885 », dans Id., *Correspondance (1873-1939)*, Gallimard, Paris, 1979, p. 191-195.
82. SCHLUMBERGER, *Mes Souvenirs*, cité n. 9, t. 1, p. 343.
 83. Pour la reprise de 1902, on pourra lire l'article de l'helléniste et homme de lettres Gaston DESCHAMPS (1861-1931), Pour ou contre Théodora, *Le Figaro*, 9 janvier 1902, p. 1; le numéro spécial de la revue *Le Théâtre*, 75, février 1902, qui demeure la publication la plus complète sur la pièce et sa gestation; on verra surtout plus bas le détail de la polémique qui alors opposa Victorien Sardou et Charles Diehl.
 84. PAUL BOTZARES, *Théodora. Roman tiré du drame de Victorien Sardou*, Ernest Flammarion, Paris, 1902. On peut également parcourir, de Guillaume LIVET et Henri BOUCHERAT, *Théodora à Montluçon*, Librairie théâtrale, Paris, 1885, une parodie populaire et argotique en un acte et huit tableaux représentée à l'Alcazar d'hiver dès le 7 février 1885.
 85. Drame représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre de la Renaissance le 31 octobre 1894. Texte dans Victorien SARDOU, *Théâtre complet*, Albin Michel, Paris, 1934, t. 3.
 86. Reproductions fréquentes, en dernier lieu dans, *Portrait(s) de Sarah Bernhardt*, éd. Noëlle GUIBERT, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2000, p. 112.
 87. JEAN LOMBARD, *Byzance*, Albert Savine, Paris, 1890. On citera cette œuvre d'après sa réédition chez Paul Ollendorf en 1901. Une traduction en espagnol a paru sous le titre *Bizancio, versión castellana por Miguel de Toro y Gomez*, Paul Ollendorf, Paris, s. d. (1906).
 88. Cf. PAUL MARQUERITE (1860-1918), L'œuvre de Jean Lombard, *Revue hebdomadaire* 40 (1895), p. 591-599; Étienne BELLOT, *Jean Lombard (sa vie, ses œuvres)*, A. Messein, Paris, 1904, et plus récemment J. RAYMOND, « Jean Lombard », dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Les Éditions ouvrières, Paris, 1975, t. 13, p. 303-305.
 89. ANATOLE FRANCE, *Thaïs*, Calmann-Lévy, Paris, 1891. Sur les réactions à l'œuvre, voir l'apparat critique de Marie-Claire BANCQUART dans ANATOLE FRANCE, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1984, t. 1, p. 1317-1344.
 90. *Thaïs, comédie lyrique en 3 actes et 7 tableaux, poème de Louis Gallet d'après le roman de M. Anatole France, musique de J. Massenet*, Calmann-Lévy, Paris, 1894.
 91. ANATOLE FRANCE, *Sainte Euphrosine*, dans Id., *L'Étui de nacre*, Calmann-Lévy, Paris, 1892.
 92. Cf. ses souvenirs dans Henri MAZEL, *Aux beaux temps du Symbolisme (1890-1895)*, Mercure de France, Paris, 1943.
 93. HENRI MAZEL, *Le Nazaréen*, Albert Savine, Paris, 1891.
 94. *Ibid.*, p. 44.
 95. HENRI MAZEL, *Le Khalife de Carthage*, Mercure de France, Paris, 1897.
 96. Respectivement Firmin-Didot, Paris, 1893; Paul Ollendorf, Paris, 1900; Paul Ollendorf, Paris, 1907. Les deux derniers romans connurent des rééditions chez Flammarion en 1928 et 1930. *Basile et Sophia* fut traduit en espagnol sous le titre *Basilio y Sofia, versión castellana de Francisco Gutiérrez Brito*, Paul Ollendorf, Paris, 1906. On citera ces œuvres d'après les éditions originales.

97. Cf. Olivier BARROT, Pascal ORY, *La Revue blanche. Histoire, anthologie, portraits*, UGE, « 10/18 », Paris, 1989 ; mais l'étude la plus complète, bien que contestée par les auteurs précédents, demeure à ce jour celle de A. B. JACKSON, *La Revue blanche (1889-1903). Origine, influence, bibliographie*, M. J. Minard, Paris, 1960. Voir donc Paul ADAM, Mort de Constantin Porphyrogénète, *La Revue blanche* 4 (1893), p. 167-177 ; Les Pauliciennes, *ibid.* 18 (1899), p. 177-190 ; L'Invoqué marche, *ibid.* 20 (1899), p. 29-54 ; et après la disparition de la revue, Irène et Jean, *Vers et prose* 2 (1905), p. 46-65.
98. Lucien MUHLFELD, *La Revue blanche* 11, 1896, p. 73, cité par JACKSON, *La Revue blanche*, cité n. 97, p. 51.
99. Charles MAURRAS, Basile et Sophia, *Revue encyclopédique* (1900), p. 44.
100. J. A. DUNCAN, *L'Époque symboliste et le monde proustien à travers la correspondance de Paul Adam (1884-1920)*, Nizet, Paris, 1982, p. 103 (lettre de décembre 1909 à un inconnu). Selon J. A. Duncan (p. 66), Adam aurait tiré des *Princesses Byzantines* une pièce de théâtre demeurée inédite.
101. Hugues LE ROUX, *Les Amants byzantins*, Calmann Lévy, Paris, 1897. Le roman est dédié à Schlumberger qui reçoit de longs éloges pages i-iii.
102. Alfred RAMBAUD, *L'Empereur de Carthage. Scènes de la vie africaine au VII^e siècle après J.-C.*, Ernest Flammarion, Paris, 1904.
103. Maxime DE CONSTAN, *Pour Byzance ! Roman historique*, Union internationale d'éditions, Paris, 1909.
104. Charles DIEHL, *Figures byzantines. Première série*, Armand Colin, Paris, 1906 et *Id.*, *Figures byzantines. Deuxième série*, Armand Colin, Paris, 1908.
105. René de SÉGONZAC, *La Légende de Florinda la Byzantine*, L'édition d'art H. Piazza, Paris, 1928, p. 5-10. L'analyse de ce roman a été faite récemment par Pedro BADENAS DE LA PENA, La légende de Florinda la Byzantine. À propos du roman de René de Ségonzac. Une vision colonialiste de l'histoire, dans *Byzantinische Stoffe*, cité n. 4, p. 16-36.
106. Paul ADAM, *Notre Carthage*, Eugène Fasquelle, Paris, 1922.
107. Guy de MAUPASSANT, Un empereur, *Le Figaro*, 2 juillet 1890, repris dans *Id.*, *Chroniques*, UGE, « 10/18 », Paris, 1980, t. 3, p. 395-401, ici p. 396. Sur cet article, SCHLUMBERGER, *Mes souvenirs*, cité n. 9, t. 1, p. 283.
108. LE ROUX, *Les Amants byzantins*, cité n. 101, p. ii.
109. Jules CLARÉTIE, préface à CONSTAN, *Pour Byzance !*, cité n. 103, p. 3.
110. En particulier dans Gérard de NERVAL, *Aurélia*, (*Revue de Paris*, 1^{er} janvier et 15 février 1855), Folio, Paris, 1972, p. 295.
111. Léon BLOY, *Journal II - 1907-1917*, (25 mai 1917), Robert Laffont, Paris, 2000, p. 608.
112. On a déjà cité les œuvres d'Henri Mazel ou d'Alfred Rambaud. Mais le roman carthaginois à proprement parler dépasse le cadre byzantin : il est analysé par Jean de PALACIO, La postérité de *Salammbô*, ou Carthage fin de siècle, dans THOREL-CAILLETEAU, *Dieu, la chair et les livres*, cité n. 66, p. 339-366.
113. SARDOU, *Théodora*, cité n. 79, p. 38.
114. ADAM, *Basile et Sophia*, cité n. 96, p. 224.
115. LOMBARD, *Byzance*, cité n. 87, p. 103-104.
116. BLOY, *La Femme pauvre*, cité n. 61, p. 190.
117. BLOY, *Journal I* (23 octobre 1903), cité n. 57, p. 501.
118. MARRAST, *Esquisses*, cité n. 50, p. 1. Son influence semble nette sur Constan qui répète la figure en des termes proches : « Au delà des murs crénelés, sur la Corne d'Or, des centaines de bateaux se pressaient les uns contre les autres. Les trirèmes impériales portant le redoutable feu grégeois ; les barques des Syriens, venant échanger l'orfèvrerie de Damas et d'Alep contre

les merveilleux tissus byzantins; les chaloupes des Dalmates, des Croates et des Russes, hommes à demi sauvages encore, et qui jetaient de long regards d'envie sur les palais et les églises de Byzance; et des voiliers venus d'Amalfi et de Venise, de l'Égypte, des îles de la Grèce et de l'Asie Mineure pour verser sur la ville énorme les trésors de leur pays.» (CONSTAN, *Pour Byzance!*, cité n. 103, p. 33.)

119. LOMBARD, *Byzance*, cité n. 87, p. 33.
120. Voir encore Léon Bloy qui décrit «[...] la racaille de Constantinople. Et quelle racaille! Toutes les écumes de la Méditerranée: bandits venus de Carthage, de Syracuse, de Thessalonique, d'Alexandrie, d'Ascalon, de Césarée, d'Antioche; matelots génois ou pisans; aventuriers cypriotes, crétois, arméniens, ciliciens et turcomans; sans parler de ce grouillement barbare, de cette vase dangereuse du Danube qui empuantit la Grèce depuis le Bulgaroctone», *La Femme pauvre*, cité n. 61, p. 200.
121. M. SAVIGNY, *L'Illustration*, 5 janvier 1885, p. 15.
122. MAUPASSANT, Un empereur, cité n. 107, p. 396.
123. LE ROUX, *Les Amants byzantins*, cité n. 101, p. ii.
124. GANDÉRAUX, *Revue dramatique*, cité n. 81, p. 216.
125. Cf. JANKÉLEVITCH, La décadence, cité n. 66, p. 34 sq.
126. Léonce ROLLAND, «Byzance», dans Id., *Forêt de myrtes*, Bernard Grasset, Paris, 1913, p. 118-119.
127. Ernest RENAN, *Anekdotia ou Histoire secrète de Procope*, *Journal des Débats*, 19 juillet 1857, repris dans Procope, *Histoire secrète*, trad. Pierre MARAVALL, Les Belles Lettres, Paris, 2000, p. 201-211, ici p. 202. Il s'agissait alors probablement d'un article inspiré par la parution récente de la traduction de Procope par François-André ISAMBERT, *Anecdotes ou Histoire secrète de Justinien*, Firmin Didot, Paris, 1856.
128. Léon BLOY, *Le Désespéré*, (Soirat, 1887), La Table Ronde, Paris, 1997, p. 96.
129. Jacques PLOWERT (pseudonyme de Paul Adam), *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*, Vanier, Paris, 1888.
130. HUYSMANS, *À rebours*, cité n. 57, p. 84-94. Sur cette bibliothèque qui a fait couler beaucoup d'encre, voir en dernier lieu Jean de PALACIO, «À rebours, ou les leçons du rangement d'une bibliothèque», dans Id., *Figures et formes de la décadence*, Séguier, Paris, 1994, p. 203-212, qui remarque que le premier livre cité dans ce roman est le *Glossarium mediae et infimae latinitatis* de Du Cange.
131. Remy de GOURMONT, *Le Latin mystique, les poètes de l'antiphonaire et la symbolique au Moyen Âge*, Mercure de France, Paris, 1892. Voir plusieurs autres exemples de ce retour à la latinité dans DAVID, *Antiquité latine*, cité n. 5, p. 377 sq., et encore récemment Laurence GOSSEREZ, Modernité baudelairienne et «décadence» latine: le poète latin Prudence, une source de Baudelaire?, *Bulletin de l'association Guillaume Budé* 3, octobre 2000, p. 247-258.
132. MAZEL, *Le Nazaréen*, cité n. 93, p. 171.
133. LOMBARD, *Byzance*, cité n. 87, p. 44-45, p. 106 et p. 255. Le byzantiniste reconnaîtra là des choix faits parmi des listes de préséances tardives et postérieures d'au moins six siècles à l'époque de l'iconoclasme qui fournit le cadre du roman: voir aujourd'hui ces listes rassemblées par Jean VERPEAUX dans son édition du Pseudo-Codinos, *Traité des offices*, CNRS, Paris, 1976.
134. ADAM, *Irène et les eunuques*, cité n. 96, p. 213.
135. CONSTAN, *Pour Byzance!*, cité n. 103, p. 7-8.
136. LOMBARD, *Byzance*, cité n. 87, p. 106. On pourrait multiplier les exemples: ainsi LE ROUX, *Les Amants*, cité n. 101, p. 29-30.

137. Seule exception : la liste de vocabulaire donnée en annexe de la traduction espagnole du roman de Lombard, *Bizancio*, cité n. 87, p. 385-388. Gustave Flaubert n'est-il pas l'inventeur de cette figure, lui qui put écrire « Dans la quatrième dilochie de la douzième syntagme, trois phalangites, en se disputant un rat, se tuèrent à coups de couteau » (*Salammô*, cité n. 2, p. 278) ?
138. BLOY, *Propos*, cité n. 61, p. 25.
139. Léon BLOY, *La Chevalière de la mort* (Mercure de France, Paris, 1896), dans Id., *Œuvres*, Mercure de France, Paris, 1966, t. 5, p. 33.
140. Léon BLOY, *Journal I* (1^{er} février 1896), cité n. 57, p. 182.
141. Id., *Journal II* (5 mai 1909), cité n. 111, p. 85.
142. Id., *Journal I* (19 juin 1894), cité n. 57, p. 88.
143. « Les *conspireurs* du silence, les *silentiaires*, comme on disait à Byzance, ne sont rien que de pauvres huissiers qui se trompent, croyant voir en moi un bruyant perturbateur », *Journal II* (25 décembre 1913), cité n. 111, p. 372.
144. Léon BLOY, *Méditations d'un solitaire en 1916*, (Paris, Mercure de France, 1917), dans Id., *Œuvres*, Mercure de France, Paris, 1969, t. 9, p. 279.
145. Les sonnets d'Abel de MONTFERRIER (« Sonnet byzantin », dans Id., *Sigilla*, Ollendorf, Paris, 1889, p. 51) et d'Edmond PORCHER (« Circenses, sonnet byzantin », *La Plume*, 15 août 1889), cités dans DAVID, *Antiquité latine*, cité n. 5, p. 489, sont sans intérêt. Plus notables en revanche : DE ARMAS, *Rimes*, cité n. 60, notamment « Sonnet initial », p. xiii, et « Dernière byzantine », p. 117, ainsi que Rolland et son poème « Byzance » déjà cité n. 126.
146. Octave MIRBEAU, *L'Agonie* de Jean Lombard, *Revue bleue*, 12 octobre 1901, repris en préface à Jean LOMBARD, *L'Agonie*, (Albert Savine, 1888), Paul Ollendorf, Paris, 1901, p. vii-xi, ici p. viii.
147. Selon Marie-France David, le style de Lombard proviendrait d'un travail sur la langue latine, par un double procédé : « une utilisation immodérée du vocabulaire spécialisé latin » de l'antiquité, et un apport syntaxique et lexical qui « tend à donner une seconde vie au français en l'enlatinisant ». « En un sens, Lombard innove dans l'écriture comme Lucain ne pouvait à son époque », *Antiquité latine*, cité n. 5, p. 443 et p. 444. C'est peut-être trop prêter à l'auteur, qui fut ouvrier dès l'âge de 14 ans et qui, selon le témoignage d'un « intime compagnon de chaîne et de luttes pendant dix ans », ignorait tout du latin comme du grec et n'utilisait que des traductions : cf. BELLOT, *Jean Lombard*, cité n. 88, p. 5 et p. 51.
148. DIEHL, Byzance dans la littérature, cité n. 1, p. 234-235.
149. MAZEL, *Le Khalife*, cité n. 95, p. 100. Cf. la lamentation d'Irène chez Paul ADAM, *Irène et les eunuques*, cité n. 96, p. 16 : « Vivre en ce palais de Byzance, où tant de meurtres avaient rougi déjà les dalles de marbre... »
150. Voir de nos jours Marie-France AUZÉPY, La destruction de l'icône du Christ de la Chalce par Léon III : propagande ou réalité ?, *Byzantion* 40 (1990), p. 445-492 et les récents développements de Leslie BRUBAKER, The Chalce gate, the construction of the past, and the Trier ivory, *Byzantine and Modern Greek Studies* 23 (1999) p. 258-285 et de John HALDON et Bryan WARD-PERKINS, Evidence from Rome for the image of Christ on the Chalce gate in Constantinople, *ibidem*, p. 286-296.
151. ADAM, *Irène et les eunuques*, cité n. 96, p. 5.
152. ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 4.
153. MAZEL, *Le Khalife*, cité n. 95, p. 100.
154. LOMBARD, *Byzance*, cité n. 87, p. 314 sq.
155. ADAM, *Basile et Sophia*, cité n. 96, p. 274-276.
156. Voir l'édifiant chapitre X, « L'initiation des purs », dans *Basile et Sophia*, p. 137-180, ici p. 162.

157. ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 96.
158. Joris-Karl HUYSMANS, *Là-bas*, Tresse et Stock, Paris, 1891.
159. Comme chez MARRAST, *La Vie byzantine*, cité n. 51, p. 52 et à plusieurs reprises chez Victorien Sardou dans *Théodora*.
160. ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 81-82.
161. La seule étude sur cet aspect de l'œuvre de Paul Adam, J. A. DUNCAN, *Les Romans de Paul Adam. Du symbolisme littéraire au symbolisme cabalistique*, Peter Lang, Berne, 1977, demeure très décevante concernant ses romans byzantins.
162. ADAM, *Irène et les eunuques*, cité n. 96, p. 28.
163. ADAM, *Basile et Sophia*, cité n. 96, p. 132.
164. LOMBARD, *Byzance*, cité n. 87, p. 124.
165. Sur la place de Julien l'Apostat dans la littérature, voir Robert BROWNING, *The Emperor Julian*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1975, p. 228-235, et *L'Empereur Julien. 2. De la légende au mythe (de Voltaire à nos jours)*, éd. Jean RICHER, Les Belles Lettres, Paris, 1981. C'est dans ces mêmes années que parut en français le drame de Henrik IBSEN, *Empereur et galiléen*, Paris, Albert Savine, 1895, qui tentait de cerner le parcours religieux de Julien, et où, selon son traducteur Charles de CASANOVE, «Ibsen a voulu symboliser l'homme de notre siècle», p. xxiii.
166. ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 146-147.
167. Pierre LOUÏS, *Aphrodite*, Mercure de France, Paris, 1896.
168. Alfred JARRY, *Messaline, roman de l'ancienne Rome*, Éditions de la Revue blanche, Paris, 1901.
169. RACHILDE, Basile et Sophia, *Mercure de France*, 32, décembre 1899, p. 761. Voir du même auteur un compte rendu particulièrement positif du roman suivant d'Adam : Irène et les Eunuques, *Mercure de France*, 1^{er} février 1907, p. 502-507, repris dans Id., *Les Hors nature*, cité n. 57, annexe VI, p. 538-541.
170. C'est déjà le cas de Zoé en 1834 dans *L'Impératrice et la juive* de Bourgeois et Lockroy, cité n. 41.
171. MAZEL, *Le Khalife*, cité n. 95, p. 209.
172. « Par tes yeux verts, dont l'énigme fascinatrice/Trouble et charme, tu séduis mon esprit pervers,/Princesse de Byzance aux airs d'impératrice,/Reine lointaine aux yeux de mer », ROLLAND, *Byzance*, cité n. 126, p. 119.
173. Cf. sur ce point l'analyse de DAVID, *Antiquité latine*, cité n. 5, p. 365-368.
174. ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 56, p. 34.
175. ADAM, *Basile et Sophia*, cité n. 56, p. 215.
176. LOMBARD, *Byzance*, cité n. 87, par exemple p. 306.
177. MAZEL, *Le Khalife*, cité n. 95, p. 153.
178. Cf. Jean-Louis VAUDOYER, *Byzance* et Paul Adam, *La Revue Hebdomadaire* 4 (avril 1907), p. 219-224, qui place les héroïnes de Paul Adam à la suite des Bérénice (Racine), Zaïre (Voltaire), Namouna (Musset), Tahoser (Gautier), Salammbô (Flaubert), Akédysséril (Villiers), Chrysis (LouÏs), Aziyadé (Loti), Thaïs (France) et Astiné Aravian (Barrès).
179. Ils reprenaient l'œuvre des Bollandistes interrompue depuis 1794. Voir Hippolyte DELEHAYE, *L'Œuvre des Bollandistes à travers trois siècles (1615-1915)*, Subsidia Hagiographica 13A2, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1959 (2^e éd.), p. 173.
180. Ernest RENAN, La Vie des saints, *Journal des Débats*, 5 juillet 1854, repris dans Id., *Études d'histoire religieuse*, (Michel Lévy, Paris, 1857), Gallimard, « Tel », 1992, p. 228. On lit à la même page la formule : « Je ne souhaiterais pas leur vie, mais je suis jaloux de leur mort. »
181. Cf. par exemple *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, membre de l'Institut, Calmann-Lévy, Paris, 1881 ; *Le Livre de mon ami*, Calmann-Lévy, Paris,

- 1885 et plusieurs nouvelles notamment dans *L'Étui de nacre*, Calmann-Lévy, Paris, 1892.
182. Remy de GOURMONT, *Phocas*, Mercure de France, Paris, 1895, et Francis VIELE-GRIFFIN, *Phocas le Jardinier, précédé de Swanhilde, Ancaeus, Les Fiançailles d'Euphrosyne*, Mercure de France, Paris, 1898. Ils illustrent à leur manière la translation du thème de la sainteté orientale depuis l'œuvre d'édification catholique au roman symboliste. On verra le chemin parcouru en lisant Émile RENARD, *Phocas martyr. Drame en un acte, en prose*, F. Wattelier, Paris, 1875.
183. Voir par exemple Augustin MARRAST, L'empereur et le Stylite, dans Id., *Esquisses*, cité n. 50, p. 96-104; Anatole FRANCE, *Thaïs*, (Calmann-Lévy, Paris, 1891) dans Id., *Œuvres complètes*, cité n. 89, t. 1, p. 831 sq. ou du même *Le Livre de mon ami*, (Paris, Calmann-Lévy, 1885), *ibid.*, p. 463; Paul Adam pour qui, étrangement, « les moines d'Étienne (le Jeune) renouvelèrent les austérités des stylites », *Irène et les eunuques*, cité n. 96, p. 9; voir même VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (1838-1889), qui, dans la nouvelle *Le Désir d'être un homme* publiée en 1882, met en scène un comédien qui ayant joué toutes les émotions et désirant vivre une fois en vérité le sentiment du remords, après avoir mis le feu à un quartier de Paris, s'isole dans un phare et regarde « les flots assaillir sa tour sous les sautes du vents, comme le Stylite pouvait contempler les sables s'éperdre contre sa colonne aux souffles du shmiel », dans Id., *Contes cruels*, Folio, Paris, 1983, p. 206-221, ici p. 216.
184. Voir la bibliographie rassemblée par Brenda DUNN-LARDEAU, *Le Saint fictif: l'hagiographie médiévale dans la littérature contemporaine*, Essais sur le Moyen Âge 21, Honoré Champion, Paris, 1999.
185. Sur le progrès des études byzantines en France autour de 1900, voir Alfred RAMBAUD, *La civilisation byzantine*, (*Revue bleue*, 1890), repris dans Id., *Études sur l'histoire byzantine*, Armand Colin, Paris, 1912, p. xiii-xxiii.; BRÉHIER, *Le développement*, cité n. 10; Charles DIEHL, *Les études byzantines en France au XIX^e siècle*, et *Les études byzantines en 1905*, in Id., *Études byzantines*, Alphonse Picard, Paris, 1905, resp. p. 21-37 et p. 38-106.
186. Ainsi pour Charles DIEHL en préface d'Alfred RAMBAUD, *Études sur l'histoire byzantine*, Armand Colin, Paris, 1912, p. vii.
187. Cf. SCHLUMBERGER, *Mes Souvenirs*, cité n. 9, t. 1, p. 247 et p. 343-344.
188. Gustave SCHLUMBERGER, *Un empereur byzantin du X^e siècle, Nicéphore Phocas*, Didot, Paris, 1890.
189. SCHLUMBERGER, *Mes Souvenirs*, cité n. 9, t. 1, p. 283.
190. Voir le *Catalogue de la Bibliothèque de Paul Adam. Vente à l'hôtel Drouot du 13 mai 1925. Préface de Paul Valéry*, Andrieux, Paris, 1925, p. 40.
191. SCHLUMBERGER, *Mes Souvenirs*, cité n. 9, t. 1, p. 326.
192. *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance (17 octobre 1924)*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1924, p. xi.
193. Elle comprenait *Un empereur byzantin du X^e siècle*, cité n. 188 et *L'Épopée byzantine à la fin du X^e siècle*, Hachette, Paris, 1896-1905, 3 t.
194. Léon BLOY, *L'Épopée byzantine et Gustave Schlumberger*, Éditions de la Nouvelle Revue, Paris, 1906. Tiré seulement à 200 exemplaires, l'ouvrage fut réimprimé avec une nouvelle préface de Bloy sous le titre *Constantinople et Byzance*, Georges Crès et C^{ie}, Paris, 1917.
195. BLOY, *Constantinople*, cité n. 194, respectivement p. 49-50 (en note) et p. 166. Voir aussi p. 6: « Comment cet homme, ce sigillographe, ce collectionneur furieux de morceaux de plomb, a-t-il osé entreprendre une telle besogne et comment a-t-il pu l'accomplir en vingt ans sous les reculantes

étoiles? Ce n'est pas moi qui vous le dirai. J'aurais pris la fuite dès la première heure. J'en parle aujourd'hui parce que c'est extraordinaire et confondant, parce que les bréhaignes académies et les instituts fâcheux cessent d'exister quand il est question de si grandes choses.»

196. *Ibid.*, p. 244. Cf. SCHLUMBERGER, *Mes Souvenirs*, cité n. 9, t. 2, p. 173-174 : « Je crois vraiment que cet homme que je n'ai jamais rencontré, qui m'a écrit de rares lettres toujours charmantes dans cette magnifique écriture si connue, avait été véritablement empoigné par mes récits byzantins. » Voir encore BLOY, *Journal I*, p. 208, p. 383-384, p. 392-393 (l'écrivain pauvre reçu en octobre 1910 une aumône de 50 francs du byzantiniste), p. 631 ; *Id.*, *Journal II*, p. 16, p. 126, p. 188, p. 595.
197. Gustave SCHLUMBERGER, *Récits de Byzance et des croisades*, Plon, Paris, 1916-1922, 2 t.
198. Schlumberger semble avoir également joué un rôle dans la vocation de Louis Bréhier, qui ne se destinait pas à l'origine aux études byzantines : voir Louis BRÉHIER, *Carrière universitaire et académique. Publications*, s.l.n.d. (cahier dactylographié autographe conservé à l'Institut Français d'Études Byzantines sous la cote R II 1833/4), p. 4 : « (en 1891), le livre de Schlumberger sur Nicéphore Phocas venait de paraître et je le parcourais avec délices ».
199. Respectivement *Irène et les eunuques* et *Pour Byzance* !
200. Charles DIEHL, L'historien de Byzance, *Belles Lettres*, 10, premier semestre 1924, p. 39-42. Voir du même, Les aventures de Basile le Macédonien, dans *Figures Byzantines. Première série*, p. 158. Même réaction positive chez Louis BRÉHIER, *Byzance*, cité n. 1, p. 267-269.
201. Bibliographie dans les *Mélanges Charles Diehl*, Ernest Leroux, Paris, 1930, t. 1, p. xiii sq.
202. Rodolphe GUILLAND, Hommage à Charles Diehl, *Revue des Études Byzantines* 3 (1945), p. 5-18.
203. Antonin DEBIDOUR, *L'Impératrice Théodora. Étude critique*, E. Dentu, Paris, 1885 ; Henry HOUSSAYE, L'impératrice Théodora, *Revue des Deux Mondes* 67, 1^{er} février 1885, p. 568-595 ; Charles DIEHL, Figures byzantines, L'impératrice Théodora, *La Grande Revue* 7, juillet 1900, t. 3, p. 102-127 ; *Id.*, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, E. Leroux, Paris, 1901.
204. François NAU, Histoire de Thaïs, *Annales du Musée Guimet* 30 (1903), p. 51-114.
205. Alfred LOMBARD, *Constantin V, empereur des Romains (774-775)*, Félix Alcan, Paris, 1902.
206. Charles VAN DE VORST, Saint Phocas, *Analecta Bollandiana* 30 (1911), p. 252-295.
207. Albert VOGT, *Basile I^{er}, empereur de Byzance (867-886) et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle*, Alphonse Picard et fils, Paris, 1908.
208. Antonin DEBIDOUR, *De Theodora, Justiniani Augusti Uxore*, Ernest Thorin, Paris, 1877.
209. Cf. n. 203. Voir le compte rendu de C. E. MALLET, The Empress Theodora, *The English Historical Review* 5 (1887), p. 1-20, qui comprend en effet que Debidour a été « stimulated, it would seem, by the appearance of M. Sardou's drama in Paris », p. 1.
210. *Dictionnaire de biographie française*, Letouzey, Paris, 1989, t. 7, c. 1358.
211. Cf. n. 203.
212. Henri HOUSSAYE, *Aspasie, Cléopâtre, Théodora*, Calmann-Lévy, Paris, 1890, p. 219-318, ici p. iii.
213. DIEHL, *Justinien*, cité n. 203, p. 48.
214. Cf. Victorien SARDOU, La vertu de Théodora, *Le Figaro*, 6 janvier 1902, article de première page sur deux colonnes, repris en préface à BOTZARES,

- Théodora*, cité. n. 84, et à nouveau à peine remanié dans *L'Illustration théâtrale* 66, 7 septembre 1907, p. i-iv. La réponse de Charles DIEHL, La vertu de Théodora, vint dans *Le Figaro* du 10 janvier 1902, p. 5. Le passé sulfureux de Théodora lui vaut de demeurer classée parmi les actrices célèbres dans la très sérieuse *Enciclopedia dello Spettacolo*, Rome, UNEDI, 1975, t. 9, c. 823.
215. Charles DIEHL, *Théodora, impératrice de Byzance*, Eugène Rey, Paris, 1904.
 216. DIEHL, *Figures byzantines. Première série*, cité n. 104, p. 82-83. La date des *Figures* (1906) étant antérieure à celle d'*Irène* (1907), on peut supposer que, en tant que dedicataire, Diehl avait reçu une épreuve du livre avant sa diffusion.
 217. DIEHL, Introduction à l'histoire de Byzance (Leçon d'ouverture du cours d'histoire byzantine à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, décembre 1899), *Revue archéologique* 36 (1900), p. 45-65, publié aussi en fascicule (Id., *Introduction à l'histoire de Byzance*, Paris, E. Leroux, 1900), et repris enfin dans Id., *Études byzantines*, Paris, A. Picard, 1905, p. 1-20, ici p. 18.
 218. DIEHL, Les aventures de Basile le Macédonien, dans Id., *Figures Byzantines. Première série*, p. 180. Le roman de Barrès a paru à Paris chez Charpentier en 1894.
 219. Il nomme cette collection dans *Les Princesses byzantines*, cité n. 152, p. 210. DIEHL, L'historien, cité n. 200, p. 39, notait d'ailleurs : « Peu d'historiens ont pris plus de soin que Paul Adam de lire les vieilles chroniques byzantines du VIII^e et du IX^e siècle, pour y retrouver le décor et l'atmosphère où il allait poser ses figures. »
 220. Ces traductions sont clairement faites non à partir de l'édition de Boor (1883/5) mais sur le volume 108 (1863) de la collection *Pathologia Graeca* (PG), qui reprend le texte de Jacob Goar (1655, et corpus de Venise, 1729, t. 7). Voir ainsi ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 12 = PG 108, c. 896-898 ; p. 75 = c. 942 D et 951 A ; p. 82 = c. 953 C ; p. 87 = c. 955 B ; p. 93 = c. 957 A ; p. 97 = c. 957 C et D ; p. 100 = c. 957-959 ; p. 104 = c. 963 ; p. 105 = c. 964-965. Ces traductions seront reprises et adaptées dans *Irène et les eunuques*, cité n. 96.
 221. ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 13 = Id., *Irène et les eunuques*, cité n. 96, p. 59. Une source probable devait être J. SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines frappées sous les empereurs d'Orient depuis Arcadius jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II*, Paris, Rollin et Feuardent, 1862, t. 2, pl. xli. Même procédé pour Constantin VI et Stavrakios dans *Les Princesses byzantines*, p. 25-26 et p. 56.
 222. L'épisode de Basile arrivé de Macédoine à Constantinople et accueilli par un moine entendant une voix divine lui demandant prophétiquement de faire entrer l'empereur gisant à sa porte, relaté dans *Basile et Sophia*, cité n. 96, p. 1-2, semble une traduction de Syméon Magistros, éd. E. BEKKER, Bonn, 1838, p. 656 (= PG 109, c. 718) ou de Léon Grammatikos, éd. E. BEKKER, Bonn, 1842, p. 233-4 (= PG 108, c. 1066-1067), plutôt que de Georges Kédrenos, éd. E. BEKKER, Bonn, 1838, t. 2, p. 188-189 (= PG 121, c. 1073-1076) ou de la dite *Vie de Basile* de Constantin Porphyrogénète dans Théophane Continué, éd. E. BEKKER, Bonn, 1838, p. 223-224 (= PG 109, c. 237-239), qui donnent des versions moins semblables à l'écriture d'Adam.
 223. Elle fournit le titre du premier chapitre de *Basile et Sophia*. Voir la critique de Gaston DESCHAMPS, *Les Byzantins* et M. Paul Adam, *Le Temps*, 26 novembre 1899, p. 2. Notons que Daniélis n'apparaît que dans Théophane Continué et Jean Skylitzès : voir en dernier lieu Barbara KOUTAVA-DELIVORIA, Qui était Daniélis?, *Byzantion*, 71 (2001), p. 98-109. La lecture globale du roman montre que les pages consacrées à Basile par RAMBAUD, *L'Empire grec*,

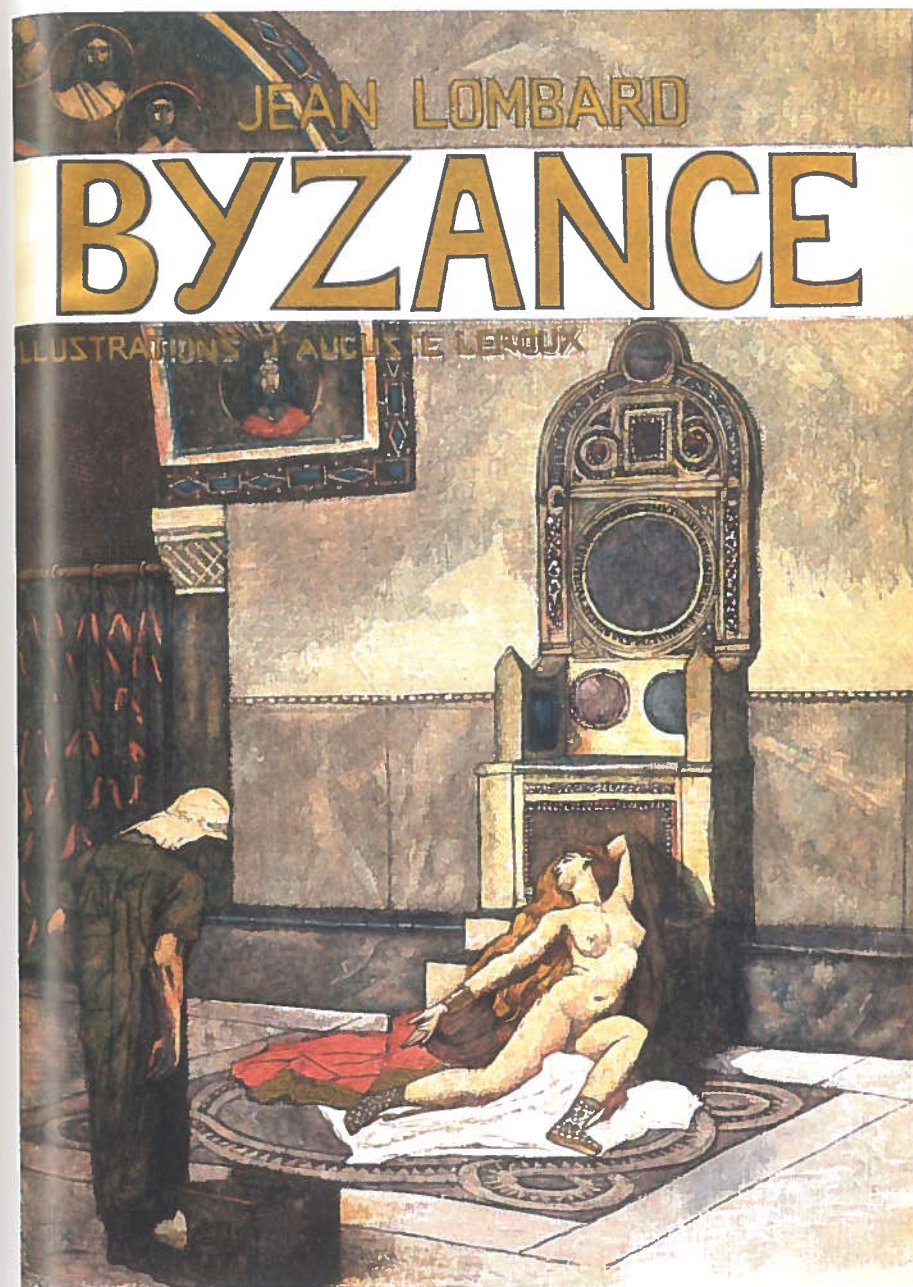
- cité n. 7, p. 137 *sq.*, n'ont pas suffi à nourrir l'auteur, pas plus que la traduction de Léon Grammatikos par COUSIN, *Histoire de Constantinople*, cité n. 17, t. 3, p. 417 *sq.*, dont Adam mentionne ailleurs le nom (*Princesses byzantines*, p. 206-207).
224. Comparer, pour un exemple parmi d'autres, sur le schisme mœchien, ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 69, et Charles LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire*, Firmin Didot, Paris, 1824-1836, t. 12, p. 367.
 225. Cité dans ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 209.
 226. Il corrige aussi quelques erreurs, et remplace par exemple les improbables cloches et campaniles de la Constantinople des VIII^e-IX^e siècles dans *Princesses byzantines* (p. 99) ou *Basile et Sophia* (p. 7, 38 et 308) par des simandres dans *Irène et les eunuques* (par exemple p. 384).
 227. ADAM, *Irène et les eunuques*, cité n. 134, p. 142-147. Philarète est ensuite cité aux pages 288, 292, 319 et 329.
 228. *Vie de Philarète* (BHG 1511z), éd. M.-H. FOURMY et M. LEROY, La Vie de saint Philarète, *Byzantion* 9 (1934), p. 113-170.
 229. Voir respectivement *Vizantijskij Vremennik* 4 (1897), p. 348-352 ; *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople* (IRAIK) 5 (1900), p. 49-86, et *La vita e le geste del beato Filarete recate di greco in volgare*, Rome, 1901.
 230. Témoignages de l'auteur dans la préface de *Théodora*, cité n. 79, p. i-iv.
 231. Voir par exemple Michel-Ange MARIN, *Vie des pères des déserts d'Orient*, (Avignon, Vve Niel et fils, 1761-1764), Lyon-Paris, 1824, t. 1, p. 205-216 (pour Thaïs) et aussi les *Acta sanctorum*, Octobre IV, p. 223-228 (toujours Thaïs) et Février II, p. 535-544 (Euphrosyne). « Les *Acta sanctorum* des doctes Bollandistes » sont cités dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, dans FRANCE, *Œuvres complètes*, cité n. 89, t. 1, p. 152 tandis que p. 208, le héros s'exclame : « je mettrai désormais toutes mes cravates entre les feuillets des *Acta sanctorum* »...
 232. Yves BONNEFOY, *Byzance, L'Arc. Cahiers méditerranéens : Byzance*, sans numéro, 1990 (2^e éd.), p. 1.
 233. « N'imagina-t-il point, ce hardi journaliste, de définir Anne Comnène et les chroniqueurs du temps : "une populace d'historiens sans élégance, sans goût" », ADAM, *Princesses byzantines*, cité n. 96, p. 207.
 234. « Et j'ai fait cette lecture (de Schlumberger) non par zèle mais pour assouvir mes passions », BLOY, *Constantinople et Byzance*, cité n. 194, p. 79.
 235. « Quels sont donc au VI^e siècle, les héros de l'histoire ? C'est Chilpéric, c'est Chlotaire, c'est Théodoric, c'est Théodat, c'est Alboin ; ce sont encore Théododebert, Sighebert, Brunehaut, Frédégonde. Tous sont despotes, tous sont parjures, tous sont assassins », HOUSSEY, *L'impératrice Théodora*, cité n. 203, p. 570.
 236. « L'anathème par lequel le pape Nicolas I^{er} foudroya, en 863, le patriarche Photius s'est répercuté dans les excommunications de Gibbon, de Lebeau, de tous les historiens du "Bas-Empire". De sorte que cet espace de temps – plus grand que la totalité de l'histoire de France – est réduit, rapetissé, défiguré par les étiquettes qui ont imposé à l'opinion publique, dans tous les pays civilisés, un préjugé tenace », DESCHAMPS, *Les Byzantins*, cité n. 223, p. 2.
 237. LOMBARD, *Byzance*, cité n. 87, p. 1.
 238. MAZEL, *Le Nazaréen*, cité n. 93, p. 10.
 239. Sur Pierre Loti et sa relation à la Constantinople ottomane, voir Jacques HURÉ, *Constantinople et la littérature fin de siècle*, dans *La Littérature de fin de siècle, une littérature décadente ? Actes du colloque international (Luxembourg, septembre 1990)*, Luxembourg, 1990, p. 339-346.
 240. Sophie BASCH, *Le Mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Paris 1995, par exemple p. 163-165. L'attraction pour Byzance

peut d'ailleurs aller de pair, comme chez Léon Bloy, avec le mépris de la Grèce contemporaine, « ce minuscule royaume qui pend comme une mamelle aride au ventre bouleversé de la vieille vache ottomane », *Journal II* (5 mai 1909), cité n. 57, p. 85.

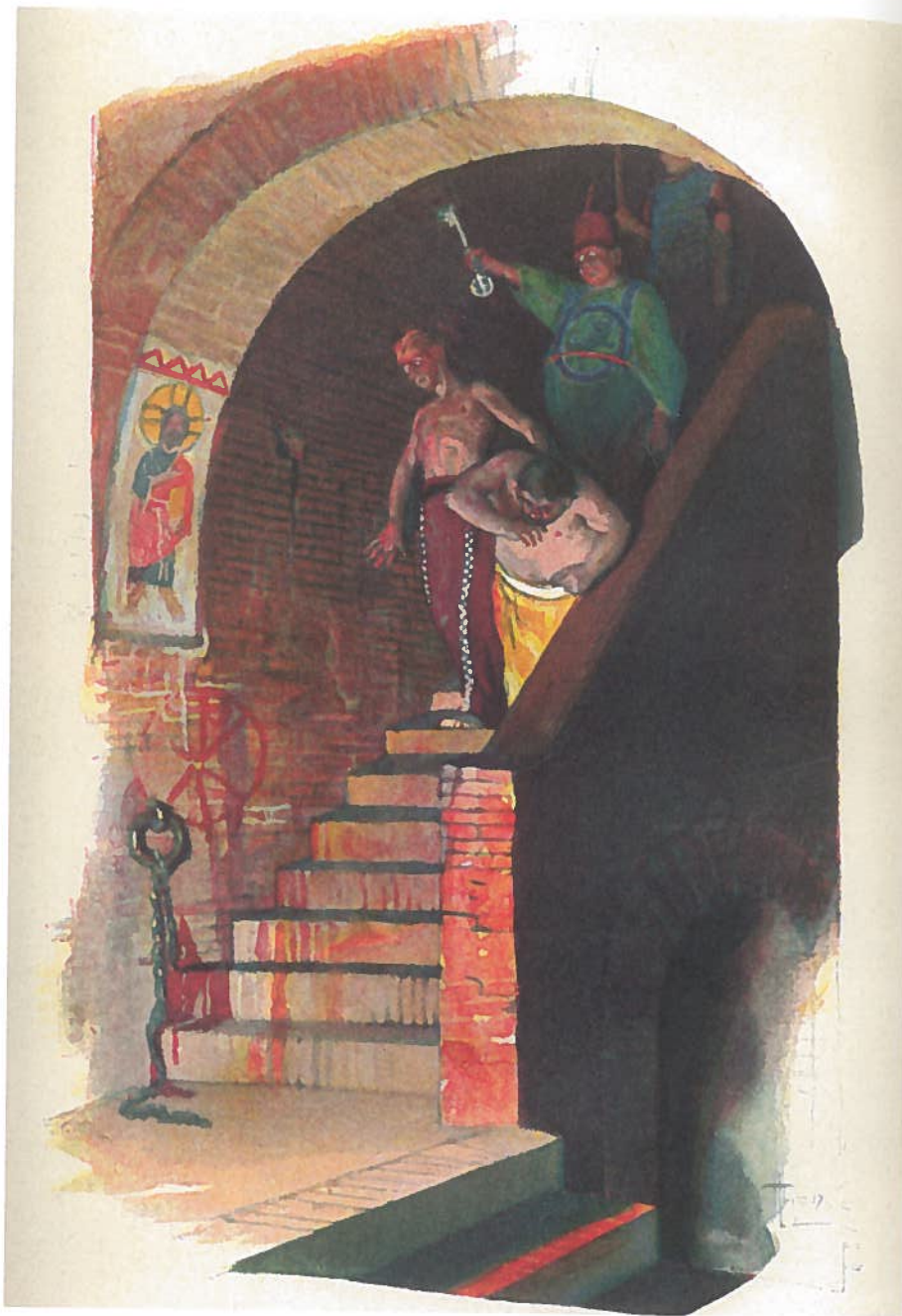
241. Le remarquable ouvrage de Gaston DESCHAMPS, *La Grèce d'aujourd'hui*, Armand Colin, Paris, 1892 (qui tranchait avec le célèbre livre d'Edmond ABOUT, *La Grèce contemporaine*, Louis Hachette, Paris, 1854) est un des rares à avoir compris la permanence de la conscience byzantine dans la Grèce contemporaine (p. 382).
242. « L'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient », Edward W. SAID, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, (Vintage Books, New York, 1978), trad. Seuil, Paris, 1997, p. 15.
243. Dans ce même volume, Averil Cameron répond à la question de l'orientalisme posée cette fois aux byzantinistes.
244. Paul RADIOT, Notre Byzantinisme, *La Revue blanche* 6 (1894), p. 110-125. On verra la fortune du mot byzantinisme pour désigner le Paris de 1900 en se référant aux articles de Julien BENDA (1867-1956) consacrés à l'affaire Dreyfus dans la même revue (par exemple, *Journal d'un Byzantin*, *La Revue blanche* 18 [1899], p. 401-422), articles repris en volume sous le titre *Dialogues à Byzance*, Éditions de la Revue blanche, Paris, 1900. Du même auteur, *La France byzantine ou le Triomphe de la littérature pure*, Gallimard, Paris, 1945, ne concerne en rien notre sujet, et ce titre ne semble plus qu'un lointain reflet d'une mode de vocabulaire.
245. RADIOT, Notre Byzantinisme, cité n. 244, p. 114.
246. Il y a deux limites naturelles à cette étude. Tout d'abord, il est probable que certaines œuvres d'inspiration byzantine auront échappé à notre attention. D'autre part, nous n'avons pu évaluer avec précision les tirages des éditions originales ou des rééditions contemporaines. Aussi l'importance du mouvement est-il pour nous davantage à saisir dans la convergence de faisceaux d'indices, que dans un dénombrement quantitatif.
247. Marcel PROUST, *Le Temps retrouvé*, (NRF, 1927), Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1989, resp. p. 342 et p. 387.
248. ROLLAND, « Byzance », cité n. 126, p. 118.



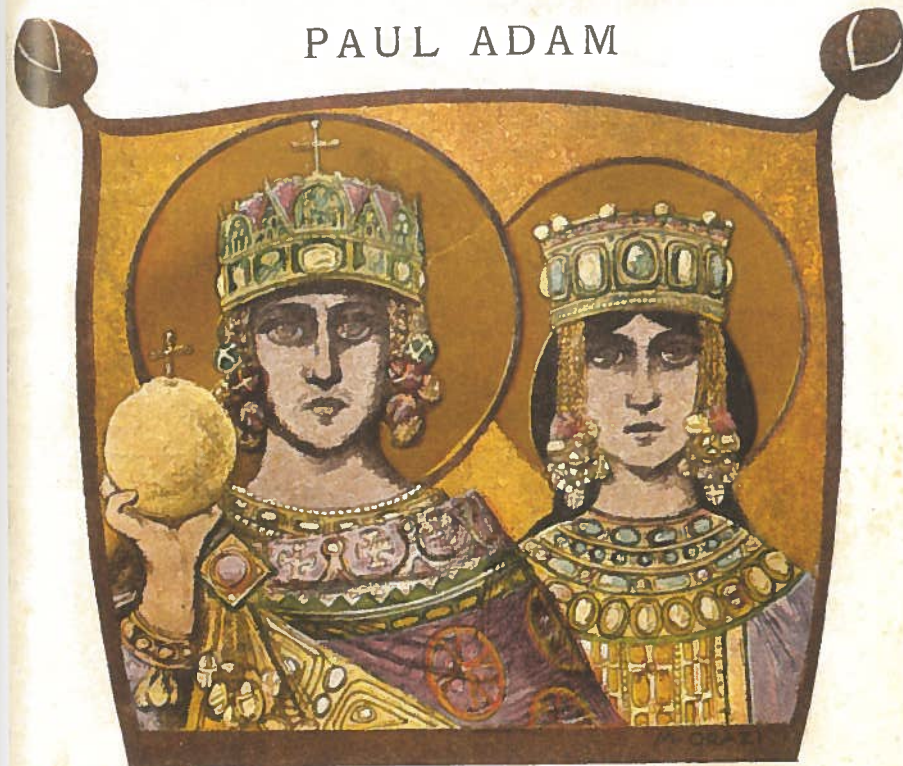
XII. Basile, Sophia, et Michel III
(Paul Adam, Basile et Sophia, couverture intérieure, ill. C.-H. Dufau).



XIII. Allégorie
(Jean Lombard, Byzance, 1^{re} de couverture, ill. A. Leroux).



XIV. Des iconodoules aveuglés conduits au cachot
(Jean Lombard, Byzance, p. 208, ill. A. Leroux).



IRÈNE

ET LES EUNUQUES

DEUXIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE
OLLENDORFF
PARIS
1907

XV. Irène et Constantin VI
(Paul Adam, Irène et les eunuques, 1^{re} de couverture, ill. M. Orazi).

CHARLES DIEHL

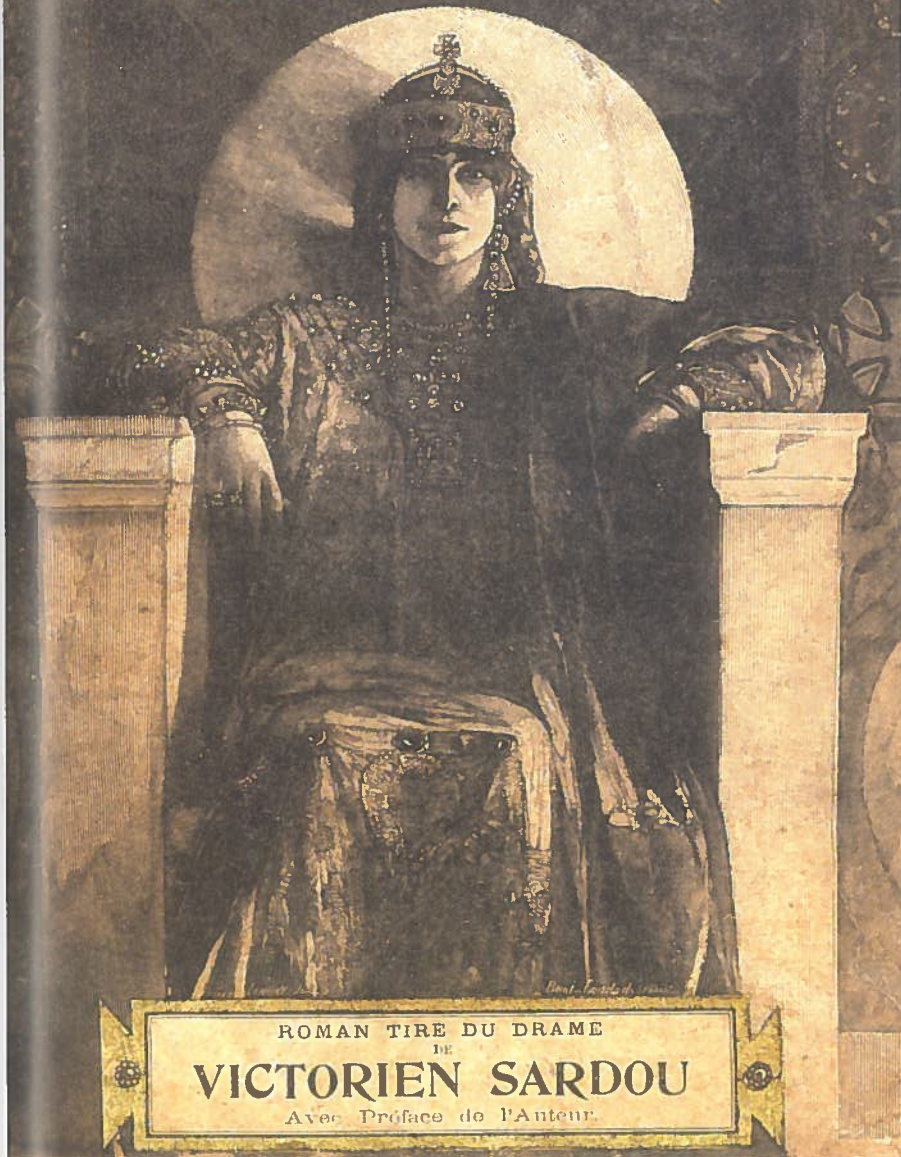


THÉODORA IMPÉRATRICE DE BYZANCE

Troisième édition

XVI. Théodora et Justinien
(Charles Diehl, Théodora impératrice de Byzance,
1^{re} de couverture, ill. inconnu)

THÉODORA



ROMAN TIRE DU DRAME

DE
VICTORIEN SARDOU

Avec Préface de l'Auteur.

XVII. Théodora impératrice de Byzance
(Paul Botzarès, Théodora. Roman tiré du drame
de Victorien Sardou, 1^{re} de couverture, ill. G. Lemoine et B. Constant)



XVIII. Scène de messe noire paulicienne sous Michel III
(Paul Adam, Basile et Sophia, p. 185, ill. C.-H. Dufau).